

Jérémie PINGUET

GÉLONIS, NOUVELLE EURYDICE :
USAGES DU MYTHE D'ORPHÉE DANS LES *NÉNIES* (1550)
DE JEAN SALMON MACRIN

ORPHEUS ET EURYDICE REDIVIVI A LA RENAISSANCE

Dans ses poèmes latins, l'humaniste français Jean Salmon Macrin (1490-1557)¹ chanta haut et fort son amour pour son épouse chérie, Guillonne Boursault, qu'il surnomma Gélonis, « la Rieuse », et avec qui il se maria le 2 août 1528². Vingt-deux ans plus tard, après avoir mis au monde douze enfants, Gélonis décéda prématurément d'une maladie pulmonaire, le 14 juin 1550. Du chagrin immense qui le submergea, le poète originaire de Loudun, ancien valet de chambre du roi François I^{er}, tira la matière d'un vaste tombeau poétique : la poésie funèbre prolongea ainsi naturellement la poésie conjugale et s'y mêla. Les trois livres de *Naeniae*, suivis d'une quatrième partie, collective, les *Diuersorum authorum poemata Latina, Graeca, Gallica, de Gelonide*³, qu'il écrivit, réunit et publia en quelques mois seulement, évoquent sa profonde douleur et tentent de la transformer en un monument pérenne. Or une analogie revient d'un bout à l'autre de l'ouvrage, aussi bien sous la plume du Loudunais que sous celle des autres écrivains : Macrin, père des *uates* néolatins français, est associé à Orphée, si bien que Guillonne-Gélonis devient, en mourant, l'Eurydice qu'il s'agit d'arracher aux enfers et à l'oubli⁴.

*Je tiens à remercier Perrine Galand-Willemen, Olivier Espié et Christine Vulliard pour leur précieuse relecture.

¹ En ce qui concerne les œuvres et la vie de Macrin, voir, entre autres, I. D. McFarlane, « Jean Salmon Macrin (1490-1557) », Genève, Droz [Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance], 21/1, 1959, p. 55-84 ; 21/2, 1959, p. 311-349 ; 22/1, 1960, p. 73-89 ; G. Soubeille, *Jean Salmon Macrin. Épithalames et Odes. Édition critique avec introduction, traduction et notes*, Paris, Classiques Garnier [Textes de la Renaissance, 20], 1998, p. 17-120 ; *id.*, « Jean Salmon Macrin », *Centuriae Latinae II. Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières*, éd. C. Nativel, Genève, Droz [Travaux d'Humanisme et Renaissance, 414], 2006, p. 747-753 ; M.-F. Schumann, *Salmon Macrin und sein Werk unter besonderer Berücksichtigung der carmina ad Gelonidem von 1528 und 1530*, Münster, LIT [Hamburger Beiträge zur Neulateinischen Philologie, 6], 2009. L'ensemble des œuvres de Macrin est détaillé par M.-F. Schumann dans son ouvrage (p. 8-87) et toutes les œuvres de Macrin sont disponibles en reproduction numérique sur le site que j'anime, *macrin.fr*. On y trouvera également une bibliographie plus fournie.

² Cette année-là, Macrin publiait le *Carminum libellus* pour célébrer son mariage avec Guillonne. Sur ce recueil, voir les éditions de G. Soubeille et de M.-F. Schumann citées dans la bibliographie. En *Naen.*, II, 2, Macrin écrit un poème « sur le 2 août » (« *de secunda Augusti* »), « jour de fête » (v. 6 : *festus... dies*) terni par le décès récent.

³ Ces deux ensembles doivent être conçus comme un tout, ce que justifient la présentation même du recueil en un seul volume et les nombreux liens entre les deux parties. Pour permettre une nette distinction, j'utilise le titre francisé de *Nénies* pour désigner l'œuvre tout entière, et les titres latins *Naeniae* (ou *Naeniarum libri tres*) et *Diuersorum authorum poemata Latina, Graeca, Gallica, de Gelonide* (qu'on peut abrégé en *Poemata uaria de Gelonide*, comme c'est le cas dans le titre courant de l'édition originale), pour renvoyer à l'une ou l'autre partie – d'où les abréviations *Naen.* et *Div.* (que je préfère à *Diu.*). Le recueil de 1550 est composé de 144 pages contenant 128 poèmes, soit plus de 3000 vers, dont la majorité est de la main de Macrin. La partie collective (45 poèmes) est l'œuvre de plus de vingt auteurs différents, dont Jean Dorat, Adrien de Dreux, gendre du Loudunais, Jacques Goupil, l'un des médecins de Guillonne, Pierre de Mireurs, Nicolas Denisot, François Bérauld, Antoinette de Loynes et son époux, Jean de Morel, Joachim du Bellay et, bien entendu, Macrin lui-même.

⁴ Le recours à ces deux figures dans le but de rendre compte du deuil conjugal n'est pas l'apanage de Macrin : le même phénomène se présente dans les *Carmina* et les *Œuvres poétiques* (1557) du poète tournaisien Louis des Masures (1515-1574) (*Ludouicus Masurius*) qui pleure la disparition de son épouse, Diane Baudoire. À ce propos, voir J. Nassichuk, « *Imitatio Virgiliana* et deuil conjugal dans l'*Epitaphium Dianae Baldoriae uxoris* de Louis Des Masures (1554) », *Aspects du lyrisme conjugal à la Renaissance*, éd. P. Galand et J. Nassichuk, Genève, Droz

Avant même le tout premier poème de Macrin, une pièce dédicatoire à Marguerite de France, sœur d'Henri II, la référence est implicite dans les deux poèmes liminaires : ils sont composés, pour l'un, par Jacques Goupil, humaniste et médecin de Guillonne, et, pour l'autre, par le poète Nicolas Denisot, sous son nom de plume, « comte d'Alsinois » (*comes Alsinous*). Le premier, dans deux distiques élégiaques grecs, s'adresse directement à la mort, à la destinée (ὦ μοῖρα) : il lui fait valoir que c'est en vain qu'« [elle s'efforce] de faire disparaître une si faible femme » (θηλυτέραν ἀδρανῆ σπεύδεις ἀφανίζειν), car « le livre que voici la ramène à la lumière » (ἦδε σελὶς εἰς φανερόν προφέρει)⁵, c'est-à-dire à la vie. Il est aisé de reconnaître dans une telle formule l'effort d'Orphée pour ramener Eurydice sous le ciel des vivants⁶. De même que le poète thrace utilise son chant pour ce faire, Macrin use de sa plume afin de ramener Guillonne sous la forme de la figure littéraire qu'est Gélonis. À l'orée du recueil, le second poème liminaire, composé d'un unique distique élégiaque latin, confirme subtilement cette lecture : il fait en effet valoir, à travers une structure chiasmique, que le *carmen* que représentent les *Nénies* est un poème « apte à émouvoir » (*quo moueantur*) les mânes et les divinités. Or que sont ces êtres si ce n'est les ombres et les seigneurs des enfers qu'Orphée réussit à convaincre par son chant et par sa poésie, les deux facettes du mot *carmen* ?

D'emblée, le couple d'époux antiques impose donc une image particulière non seulement de la relation entre les deux époux de la Renaissance, mais aussi de la tâche du poète. La représentation littéraire de ce mariage rempli d'amour permet de mieux saisir, à travers deux figures légendaires, les ressorts du lyrisme conjugal de Macrin, désormais assombri par le deuil. À partir des similitudes et des décalages entre l'histoire mythologique originelle et son exploitation dans les poèmes qui nous intéressent, nous verrons comment le mythe est utilisé et réinterprété sous la plume des différents contributeurs. Il sera également essentiel de souligner à quel point la dimension chrétienne de l'œuvre modifie les enjeux de l'analogie.

ESQUISSE DES REPRESENTATIONS DU COUPLE EURYDICE/ORPHEE

Un bref détour par l'Antiquité n'est pas inutile, afin de rappeler l'importance de ce mythe. Les représentations d'Orphée et Eurydice, les textes et les éléments bibliographiques qui les concernent sont légion : il ne s'agira ici que de broser un tableau à grands traits⁷. Les auteurs grecs comme latins⁸ ont façonné les contours d'un mythe polymorphe, où tel ou tel trait est plus ou moins accentué. Les auteurs des *Visages d'Orphée* soulignent que le héros revêt plusieurs aspects : il est « l'amoureux », mais aussi « le poète » et « le musicien », sorte de « chanteur-magicien », et enfin « le législateur » et « le prêtre-médiateur » qui fonde des cultes et initie à des mystères. Ce sont les deux premiers visages que vont exploiter les *Nénies* :

[THR, 486], 2011, p. 239-262 ; C. Supply, *Du deuil d'Ariadne à celui de Gélonis : étude de la tradition poétique latine et française du deuil de la bien-aimée au tournant du XV^e et XVI^e siècles en Italie et en France*, mémoire de master sous la direction d'A. Smeesters, soutenu à l'Université de Louvain (Belgique), 2019, p. 161-181.

⁵ Macrin a proposé une traduction en latin de ce poème (*Naen.*, III, 20). Goupil rédige un autre poème grec (*Div.*, 27), très proche du premier, où il parle même, avec un effet de *variatio*, de « vie éternelle » (βιωτόν... αἰδίου) offerte à Gélonis par l'ensemble des poètes qui ont participé à son tombeau littéraire.

⁶ Et ce, d'autant plus que la référence à Orphée et Eurydice est explicite dans les deux autres poèmes donnés par Goupil pour le recueil (*Div.*, 16 et 27).

⁷ Des ouvrages entiers sont consacrés à ce sujet : voir en particulier A. Béague, J. Boulogne, A. Deremetz et F. Toulze, *Les Visages d'Orphée*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion [Savoires mieux, 2], 1998 (également disponible en ligne sur OpenEdition), où l'on trouve les références à Orphée dans les textes latins et grecs jusqu'au VI^e siècle de notre ère ; et F. Joukovski, *Orphée et ses disciples dans la poésie française et néo-latine du XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1970, qui étudie la fortune de la figure d'Orphée à la Renaissance.

⁸ Si l'on s'attache aux textes évoquant Orphée et Eurydice, on peut citer : Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, IV, 25 ; Conon, *Narrations*, 45 (qu'on trouve dans le livre III de la *Bibliothèque* de Photios) ; Sénèque le Jeune, *Hercule furieux*, v. 566-591 ; *Hercule sur l'Œta*, v. 1031-1130 ; Pausanias, *Périégèse*, IX, 30, 6 ; Apollodore, *Bibliothèque*, I, 3, 2...

l'amour d'Orphée pour Eurydice ainsi que les extraordinaires prouesses dont il fit montre pour sauver son épouse de la mort sont en effet un miroir efficace pour refléter le drame vécu par Macrin ; quant à la poésie et au chant (souvent magique), symbolisés par la lyre et la voix, ils sont omniprésents et servent à mettre en valeur le tombeau littéraire⁹ ou la figure du poète¹⁰, en rappelant les extraordinaires pouvoirs d'Orphée.

Le passage le plus célèbre rapportant l'histoire du couple déchiré par la mort se trouve dans les *Géorgiques* de Virgile (IV, v. 453-527). Dans son article sur « Orphée et Eurydice avant Virgile »¹¹, Jean Heurgon soulignait à quel point ce passage a laissé sa marque dans la conception du couple antique. Macrin reprend de fait les éléments de cette histoire dans l'un des derniers poèmes des *Nénies* (*Div.*, 42) : le serpent mordant Eurydice, l'entrée dans les enfers, la condition pour ramener sur terre la jeune femme et, bien sûr, la seconde perte, définitive. Une autre relation de cet épisode est contée par Ovide, dans les *Métamorphoses*, où l'histoire d'Orphée occupe une place importante¹². Le triptyque amour-mort-poésie se manifeste chez les deux auteurs, que Macrin connaît parfaitement. C'est principalement à partir de ces matériaux premiers que ce dernier façonne sa propre lecture du mythe, à la lumière de sa vie bouleversée.

ORPHEE ET EURYDICE DANS LES *NAENIAE*

David Amherdt a déjà relevé la présence, au sein des *Nénies*, d'épouses célèbres, évoquées dans le cadre de l'éloge funèbre¹³ : la fidèle Pénélope demeurée à Ithaque vingt longues années durant (cf. *Naen.*, I, 5, poème consacré à la comparaison entre l'épouse d'Ulysse et celle de Macrin), Laodamie (I, 9, v. 50 et III, 11, v. 20), Alceste (III, 14, v. 67 ; *Div.*, 3, v. 11-12), Évadné (III, 14, v. 68-69) ou encore Artémise (III, 24, v. 10-11 ; III, 48, v. 1). À cette liste, qui permet au deuil d'être illustré par différentes figures, il convient d'ajouter Eurydice, qui apparaît plusieurs fois nommément dans les *Nénies*¹⁴. Si les références à Orphée et Eurydice sont plus fréquentes dans le livre III des *Naeniae*, exclusivement rédigé en distiques élégiaques, que dans les deux premiers livres, une référence essentielle au couple antique apparaît dès le tout premier poème de Macrin dans le livre I : ses enjeux sont si importants qu'on lui consacra plus loin une partie entière. En ce qui concerne le livre II, qui se concentre en particulier sur la famille¹⁵, le couple antique apparaît seulement au détour d'une strophe, de manière implicite :

⁹ « Le récit virgilien dit une autre immortalité : celle de la voix, de la poésie, capable d'être immortelle et de conférer l'immortalité [...]. Orphée est bien chargé de dire l'immortalité de la voix poétique, sinon du poète » (*Les Visages d'Orphée*, p. 49). C'est là le dessein de Macrin : faire feu de tout bois, grâce aux vertus pérennes de la poésie, pour perpétuer l'image et les vertus de son épouse.

¹⁰ Sur l'importance du personnage d'Orphée pour Macrin, voir G. Soubeille, *Épithalames et Odes*, p. 79.

¹¹ J. Heurgon, « Orphée et Eurydice avant Virgile », *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École Française de Rome*, 49, 1932, p. 6-60. Virgile a fusionné et unifié différents traits du mythe autour d'un élément central : l'amour d'Orphée pour Eurydice, ce qui correspond tout à fait à la vision de Macrin.

¹² Ovide, *Métamorphoses*, X, v. 1-85, le reste du livre présentant différents récits d'Orphée devant une foule d'arbres enchantés. La mort du Thrace est décrite au début du livre suivant (XI, v. 1-84).

¹³ D. Amherdt, « Les épouses tragiques dans les poèmes de Jean Salmon Macrin à sa femme », *Eroïne tragiche nel Rinascimento*, éd. S. Clerc et U. Motta, Bologne, I Libri di Emil, 2019, p. 159-174. Il développe son propos sur Orphée et Eurydice dans la section « Les *Naeniae* : à la recherche de l'épouse perdue » (p. 167-173).

¹⁴ À ma connaissance, Macrin ne l'avait mentionnée qu'à une occasion, en 1538, au quatrième livre des *Paeonium libri quatuor* (IV, 11, v. 49-56), dans un long poème « À la lyre » (« *Ad chelyn* ») célébrant une victoire du roi François I^{er}.

¹⁵ Le livre comprend treize poèmes : Macrin y a composé une pièce pour son gendre, Adrien de Dreux (*Naen.*, II, 1), pour leurs fils Charles (II, 3), Timothée (II, 8) et Théophile (II, 10) et pour leurs filles Suzanne (II, 5) et Marie (II, 6).

*Hanc cantionem perdius occino
Pernoque, posset Persephones nigro
Quae luminis dias ad auras
E thalamo reuocare manes*¹⁶.

Tout le jour, je fais entendre ce chant,
Et toute la nuit, pour qu'il puisse rappeler ses mânes [ceux de Gélonis]
Jusqu'aux brises divines de la lumière
Depuis la chambre noire de Perséphone.

Macrin venait de se comparer, dans le passage précédent, à « la tourterelle, privée de sa partenaire » (v. 21-22 : *Turtur... uiduus sua / Consorte*) qui « gémit sans cesse » (v. 24 : *ingemere usque*). La plainte de Macrin, accentuée par les deux adjectifs apposés composés selon le même schéma, *perdius* et *pernox*, fait évidemment penser à celle d'Orphée, qui, selon Virgile¹⁷, pleura son épouse sept mois durant. Puis la mention de Perséphone, reine des enfers et épouse de Pluton, et des mânes ne laisse aucun doute sur la référence sous-jacente. Ce n'est d'ailleurs rien d'autre qu'une libération des enfers et de l'oubli causé par le Léthé que Macrin demande à Dorat dans le poème qui sollicite quelques vers de sa part¹⁸. Dans l'esprit du maître d'œuvre, l'effort doit en effet être collectif, même s'il en est lui-même le principal instigateur.

Dans le livre III, en grande partie dédié à la célébration de Gélonis comme épouse chrétienne, le poète des *Nénies* orchestre, à travers une comparaison avec le monde païen, un concours de chagrin, qu'il remporte évidemment haut la main. Dès le troisième poème, qui met en scène une Guillonne encore vivante mais terriblement accablée par la maladie, Macrin envisage la mort de son épouse et imagine Atropos coupant le fil de sa vie. À cette pensée, il s'exclame, après avoir évoqué la douleur qu'il ressentirait :

*Vatem flebilibus uincat neque cantibus Orpheus,
Si functam Eurydicen quaerere rursus amet*¹⁹.

Orphée ne vaincrait pas de ses tristes chants le chancre que je suis,
S'il se plaisait à retourner chercher son Eurydice morte.

Ce même poème, écrit de toute évidence après la mort de Guillonne, engage d'ailleurs Saint-Gelais, Du Bellay, Ronsard²⁰ et d'autres encore à composer des vers pour immortaliser l'« habile » (*scita*) Gélonis, comme Tibulle le fit pour sa Némésis et Pétrarque pour sa Laure. Dans un second temps, l'habileté de Macrin réside dans le fait qu'il recourt à un procédé indirect pour prolonger la comparaison : dans le poème III, 30, il propose en effet la traduction latine d'un poème grec de François Bérauld, qui se trouve dans la partie collective du recueil (*Div.*, 26) ; or c'est grâce à ces vers, ceux d'un autre, mais au cœur d'un livre

¹⁶ *Naen.*, II, 2, v. 25-28.

¹⁷ Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 507-509. Macrin reprend plus loin l'image de la tourterelle endeuillée (*Naen.*, III, 3, v. 17-18).

¹⁸ Cf. *Naen.*, III, 8, « À Jean Dorat, excellent poète limousin » (*Ad Ioannem Auratum, Lemouicem poetam eximium*), v. 15-16 : *Te quoque ut eripias a Lethes amne Gelonin / Eius uir supplex (quando ea digna) rogo* (« Que tu arraches également Gélonis au fleuve du Léthé, / Voilà ce que je demande, moi, son époux suppliant [puisqu'elle le mérite] »). Dorat écrivit finalement deux poèmes pour le tombeau collectif (*Div.*, 1 et 23).

¹⁹ *Naen.*, III, 3, v. 15-16. L'emploi du potentiel (*uincat... si... amet*) plutôt que de l'irréel du présent mérite d'être relevé : il rend encore plus tangible ce qui paraît tout à fait extraordinaire.

²⁰ Ni Mellin de Saint-Gelais ni Pierre de Ronsard ni même Nicolas Bourbon ne purent participer au tombeau de Gélonis.

entièrement rédigé de sa propre main, que le Loudunais exprime l'immensité de son amour et de sa peine :

*Non tantum Eurydicen defleuit Thracius Orpheus²¹
Consortem socii legitimam thalami,
Cum mulsit manes et inexorabile fatum,
Insolitum ipsa umbris quo remearet iter,
Ereptam quantum nimis heu cito, dia Geloni,
Te lamentatur uir pius ille tuus.
Iam uero ad superos si Thrax reuocatus ab Orco
Macrini luctus cerneret assiduos,
Coniugis, Hercle, suae oblitus propriique doloris,
Ipse gemat fatum triste, Geloni, tuum.*

Le Thrace Orphée ne pleura pas autant Eurydice,
La compagne légitime de son lit conjugal,
Lorsqu'il charma les mânes et l'inexorable destin,
Afin qu'en personne elle revînt – chose inouïe – du royaume des ombres,
Non, pas autant que ton pieux époux, divine Gélonis,
Se lamente sur toi, qui, hélas, lui as été arrachée bien trop tôt.
Mais si le Thrace, rappelé vers les régions supérieures depuis l'Orcus²²,
Voyait à présent les incessantes douleurs de Macrin,
Oubliant, par Hercule, sa chère épouse et sa propre douleur,
Il déplorerait lui-même ton triste destin, Gélonis.

Les pouvoirs du Thrace, rappelle Macrin, sont exceptionnels : il ne s'en tient pas aux rochers, aux animaux et aux hommes, mais charme jusqu'aux mânes... avant de faillir²³. C'est alors que la réécriture du mythe est la plus profonde et la plus personnelle : si, au moment où écrit Macrin, Orphée revenait lui-même de l'Hadès, c'est non plus Eurydice, mais Gélonis qu'il pleurerait, tant la souffrance loudunaise dépasse la douleur thrace ! Ce tombeau donne également à voir une image originale de la relation conjugale, dans laquelle l'époux, éploré, célèbre l'épouse qu'il aime plus que tout. À ce sujet, Perrine Galand a déjà fait remarquer que les motifs amoureux habituels dans l'Antiquité sont inversés dans ce dernier recueil macrinien : c'est l'homme, en proie aux affres de la séparation, ici due au deuil, qui pleure son aimée, les *Naeniae* devenant ainsi une longue héroïde du point de vue masculin²⁴.

L'analogie maintes fois répétée permet enfin de mettre en avant l'un des traits les plus caractéristiques du livre III en particulier et du recueil en général : Guillon-Gélonis fut l'épouse chrétienne par excellence. Cet aspect, absolument fondamental, et le rapprochement progressif avec le divin, que j'ai décrits ailleurs²⁵, sont constants. La légitimité de l'union entre

²¹ Cette expression est courante, cf. Virgile, *Bucoliques*, 4, v. 55 ; Ovide, *Métamorphoses*, XI, v. 92 ; ou encore Stace, *Silves*, V, 5, v. 54.

²² Orcus désignait une divinité infernale, puis a été assimilé à Pluton. Par extension, comme Hadès, le mot désigne aussi les enfers eux-mêmes, en tant que séjour des morts.

²³ L'un des éléments les plus riches et les plus étonnants du mythe d'Orphée tel qu'on le conçoit ordinairement est précisément ce triomphe de la mort... qui se solde par un échec (ce qui n'est pas le cas dans toutes les versions du mythe). Macrin se retrouve, malgré tout, dans la même situation : s'il parvient à offrir à Gélonis une nouvelle vie de papier, jamais il n'effacera ce 14 juin fatidique qui le priva de son aimée.

²⁴ Voir P. Galand, « Les mythes intimes de Jean Salmon Macrin », *La Mythologie classique dans la littérature néolatine, en hommage à Geneviève et Guy Demerson*, Actes du troisième congrès de la Société française d'études néolatines (12-14 avril 2005), éd. V. Leroux, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2011, p. 335-336.

²⁵ Voir J. Pinguet, « *Geloni, semper uictura uxor* : perpétuer le souvenir de l'épouse défunte dans les *Nénies* (1550) de Jean Salmon Macrin », à paraître.

les Salmon était un premier titre de gloire pour l'épouse, comparée aux concubines et autres amantes dont les unions n'avaient pas été couronnées par Hymen²⁶. C'est ensuite par son inextinguible foi, qui l'a accompagnée jusque dans ses dernières heures, que Gélonis se distingue :

*Scin quae tristitiae istius solatia quaeram ?
Extincta quae Thrax quaesit Eurydice.
Carminibus diam caelo regnare Gelonin
Nam refero, uitae quae fuit integritas,
Quaeque fides ipsi in Christum Dominumque Deumque [...]*²⁷.

Sais-tu quelles consolations je demande contre cette affliction ?
Celles que demanda le Thrace après la disparition d'Eurydice.
Car je rapporte dans mes vers qu'elle règne dans le ciel,
La divine Gélonis, je rapporte la vertu dont elle a fait preuve durant sa vie
Ainsi que la foi qu'elle avait elle-même en le Christ, notre Seigneur et Dieu [...].

Après leurs maris, c'est au tour des deux épouses d'être comparées, ici sous l'angle de la foi : aux yeux du chrétien qu'est Macrin, il ne fait aucun doute que Gélonis remporte la palme. Plus loin, le poète précise son argument, lorsqu'il répond au reproche de Dorat, qui l'appelle *uates uxorius*, « chante asservi à son épouse » (*Div.*, 1, v. 13) :

*In castane potest uxorius esse colenda
Coniuge uir quisquam ? Dic age, Iane, precor !
[...]
Tam sancti mores et pudor eius erant.
In Christum tam firma fides Dominumque Deumque :
Dicere de Eurydice Thrax queat ista sua ?
Mirari tacitis proin me intabescere curis
Desine et in iugi uiuere moestitia*²⁸.

Un mari peut-il être asservi à sa femme
Lorsqu'il honore une chaste compagne ? Dis-le-moi donc, Jean, je t'en prie !
[...]
Ses mœurs et sa pudeur étaient si saintes.
Si solide était sa foi dans le Christ, notre Seigneur et Dieu :
Le Thrace pourrait-il en dire autant de sa chère Eurydice ?
Cesse donc de t'étonner que je me consume en des soucis
Secrets et que je vive dans le regret des liens du mariage.

Guillonne ne fait partie ni de la haute noblesse ni de l'élite intellectuelle, mais elle mérite le tombeau poétique qui lui est érigé pour une raison plus importante encore : associée à la Vierge elle-même²⁹, elle a les vertus de la meilleure des chrétiennes, ce dont ne saurait s'enorgueillir Eurydice. Le double paradigme païen-chrétien que Macrin met très souvent en place corrobore son propos : qu'elles soient complémentaires ou s'opposent, les deux facettes permettent au poète de se servir du meilleur des deux mondes. Eu égard au travail

²⁶ Macrin ne reconnaît (en *Naen.*, III, 33) qu'une seule femme capable d'égaliser Gélonis : l'Ariadna de Giovanni Pontano. Sous sa plume, la supériorité de l'amour conjugal est glorifiée (cf. *Naen.*, I, 5 ; II, 13 ; III, 33).

²⁷ *Naen.*, III, 12, v. 11-15.

²⁸ *Naen.*, III, 37, v. 1-2 et 8-12.

²⁹ Cf. *Naen.*, I, 7, par exemple.

incessant de Macrin pour établir l'image d'une Gélonis (quasi) divinisée, Georges Soubeylle le qualifie même d'« Orphée chrétien » :

Quant à Macrin lui-même, il pouvait difficilement, nous l'avons vu, échapper à la légende d'Orphée, mais il transforma le mythe ; sans illusion et sachant bien qu'aucun chant ne pouvait arracher sa femme au tombeau, il s'attacha, dans les *Nénies*, en adressant des prières à Dieu et à Marie, en exaltant la piété exemplaire de Gélonis, à l'aider à obtenir son salut. C'est dans ce sens qu'il fut un nouvel Orphée, un Orphée chrétien, capable, par la puissance de sa lyre, de conférer une double immortalité, céleste et terrestre :

*Ergo pio studio nunquam est moritura
Gelonis, uiuet et illa polo, uiuet et illa solo*³⁰.

Il est clair que la dimension chrétienne modifie le contenu mythologique de l'analogie et lui donne une coloration nouvelle : Orphée ne put finalement pas obtenir ce qu'il souhaitait, mais Macrin prie sans cesse le Christ d'accorder à Gélonis une place de choix à ses côtés³¹, de manière à ce qu'elle vive à jamais au ciel. Tout le projet des *Nénies*, qui réinvestit et élargit dans le cadre du christianisme les enjeux et lieux communs de la *consolatio* antique, est précisément de faire de l'épouse terrestre une épouse céleste.

PERMANENCE DU MOTIF DANS LES *POEMATA VARIA DE GELONIDE*

On pourrait croire que la référence à Orphée et à Eurydice ne se trouverait que sous la plume de Macrin dans le but de se grandir lui-même – Orphée étant le prince des poètes, donc le point de comparaison le plus élevé – et de magnifier la *laudanda*. Or tout au long de la partie collective du recueil, qui représente le quatrième livre des *Nénies*, le couple antique revient dans les vers de nombreux contributeurs. Il est vrai que la mise en parallèle des deux couples est aisée et spontanée. Qui plus est, comme souvent dans les tombeaux poétiques, on observe l'habituelle *imitatio-aemulatio*, qu'attestent, entre autres, les traductions de poèmes ou la reprise de motifs communs, comme celui qui nous occupe ici.

S'il l'on se concentre sur les références à Orphée et Eurydice et sur leur utilisation, il est intéressant de constater la diversité des *modi consolandi* auxquels ont recours les poètes des *Poemata uaria*. Dans le cinquième poème, un certain Matthaëus Mercantius, secrétaire du Roi, rappelle Macrin à la réalité à travers un détour par la fiction : s'il prête au mari éploré les pouvoirs coutumiers du poète antique sur les hommes, les pierres et les bêtes (v. 3-4 : *homines... et saxa ferasque / ... ducere carminibus*), ce pouvoir, assène-t-il, ne s'étend pas aux mânes³². Le distique final lui conseille, sans ménagement, d'aller de l'avant et de ne pas se retourner vers sa Gélonis, de peur de la perdre à jamais : l'échec d'Orphée devrait donc servir

³⁰ G. Soubeylle, « Un recueil poétique hors du commun, le *Naeniae* de Salmon Macrin (1550) », *Acta Conventus Neolatini Sanctandreami. Proceedings of the Fifth International Congress of Neolatin Studies in Saint-Andrews (24 août – 1^{er} septembre 1982)*, Binghamton (New York), *Medieval & Renaissance Texts and Studies*, 38, éd. I. D. McFarlane, 1986, p. 393. Le traducteur des *Épithalames* et des *Odes* cite un distique remarquable du point de vue aussi bien du sens que du style : « Aussi, grâce à son zèle plein de piété, jamais ne mourra Gélonis, / Car elle vivra au ciel, car elle vivra sur terre » (*Naen.*, III, 14, v. 31-32).

³¹ Sur ce point, voir, parmi bien d'autres, *Naen.*, III, 57, et mon article à paraître déjà cité.

³² C'est aussi ce qu'affirme Jean Sanel (à qui l'on doit deux autres compositions, *Div.*, 33 et 41) dans l'un de ses poèmes (*Div.*, 24, v. 25-32) : *Sic et Macrino connubii sacris / Iunctam Gelonin nunc miserabili / Fato abstulistis, sic amatam / Eurydicen rapuistis olim, / Vati canoris sit fidibus licet : / Vterque praesens flectere uel tygres, / Quercus uel auritas, at Orco, / Heu, nequeunt reuocare manes* (« C'est ainsi que vous [les Parques] avez aussi à présent emporté / Gélonis, unie à Macrin par les liens sacrés du mariage, / Sous l'effet d'un triste destin, c'est ainsi que vous avez jadis / Ravi la bien-aimée Eurydice, / Bien qu'un chanteur la célèbre sur sa lyre mélodieuse : / L'un et l'autre peuvent fléchir les tigres / Ou les chênes qui tendent l'oreille, mais ils ne peuvent point, / Hélas, rappeler les mânes de l'Orco »). L'expression *fidibus canoris* est employée en lien avec Orphée chez Virgile (*Énéide*, VI, v. 119-120) et chez Horace (*Odes*, I, 12, v. 11), le poète de Mantoue évoquant même explicitement les mânes d'Eurydice.

de leçon à Macrin. D'autres poètes, plus compatissants, préfèrent comparer Orphée et Macrin et accorder au second la primauté. C'est le cas de Daniel d'Auge (*Div.*, 6), un érudit et professeur de grec au Collège royal qui écrit que, « modulant son chant mieux que le chantre thrace, [Macrin] transporte / Gélonis vers les Dieux d'en haut, afin que jamais elle ne meure » (v. 11-12 : *Threicio melius modulatus uate, Gelonin / Ad Superos, ut non sit peritura, uebit*). Gélonis elle-même, qui est tout à la fois une autre Cornélie, une autre Porcie, une autre Calliope et une autre Charite (v. 1-3)³³, surpasse le modèle offert par Eurydice, car « elle avait paru plus agréable au Dis stygien que l'Eurydice / D'Orphée, en tant qu'elle est plus propre aux vers lyriques » (v. 5-6 : ... *Stygio Diti uisa esset gratior Orphei / Eurydice, lyricis ut magis apta modis*). Dépositaire de toutes les vertus de l'Antiquité, si bien qu'elle mérite d'être chantée en vers, Gélonis est la victrice une fois de plus.

Dans la deuxième antistrophe de sa longue ode (*Div.*, 23), Jean Dorat affirme, lui aussi, que, grâce à ses chants de deuil, Macrin « surpass[e] / Les plaintes de l'Odrymien » (v. 58-61). Les mentions récurrentes du plectre (*Div.*, 4, v. 4), de la lyre (*Div.*, 16, v. 1, 5 et 13 ; 23, v. 58 ; 37, v. 121) ou du chant (*Div.*, 4, v. 8 ; 5, v. 4 ; 6, v. 8 et 10-11 ; 9, v. 4 ; 10, v. 2) de Macrin participent de manière diffuse à établir la stature orphique du poète. L'ensemble de ce travail atteint un paroxysme dans le second poème grec de François Bérauld (*Div.*, 26) : après avoir écrit, de manière assez convenue, dans le cadre de l'éloge des deux époux français, que « l'illustre Orphée » (φαιδῖμος Ὀρφεύς) ne se lamenta pas autant sur Eurydice que Macrin sur Gélonis, le poète offre une interprétation bien plus originale, que nous avons déjà rencontrée dans la traduction latine de Macrin (*Naen.*, III, 30). S'adressant directement à l'intéressée, Bérauld assure que, si le Thrace revenait d'entre les morts, il irait jusqu'à oublier « son intime lamentation et sa propre épouse » (v. 7 : Οἰκείοιο γόου γαμετῆς τε λελησμένοσ αὐτοῦ), pour déplorer le « trépas qui provoque bien des larmes » (πολυδάκρυον κῆρα) de la mère et épouse qu'il entend porter aux nues et qu'il nommait déjà « divine » (δία), quelques vers plus haut. L'analogie, modulée diversement entre les deux couples, s'érige ainsi comme l'une des nombreuses stratégies encomiastiques du tombeau et assurément l'une des plus récurrentes.

Le travail des poètes du tombeau collectif ne se réduit pas, toutefois, à la seule comparaison, aussi hyperbolique soit-elle. La réécriture du mythe peut en effet aller jusqu'au paradoxe, comme dans cette épitaphe dialoguée d'un dénommé Vincentius Giglanus³⁴, qui n'est pas encore identifié :

— *O si uir mecum comes iret ad infera ! Fallor,
Vt uiuat cupio : fallor, utrunque uelim.*
— *Parce metu, et tecum comes ibit ad infera coniux,
Per superasque auras ille superstes erit*³⁵.

— Oh, si mon époux m'accompagnait aux enfers ! Mais je m'abuse,
Car je désire qu'il vive : oui, je m'abuse, car je voudrais l'un et l'autre.
— N'aie crainte, tout à la fois ton mari t'accompagnera aux enfers
Et sera encore présent dans les régions d'en haut.

³³ Ces femmes, parangons de grandeur d'âme, sont respectivement la mère des Gracques, l'épouse de Brutus et la génitrice d'Orphée. Dans le monde latin, une Charite correspond à une Grâce.

³⁴ I. D. McFarlane le nomme Vincenzo Gigliano (« Neolatin verse: some new discoveries », *The Modern Language Review*, 54/1, 1959, p. 27). Ce dernier a composé, comme Macrin, l'un des poèmes liminaires des *Erotopaegnon libri tres ad Apollinem* (1553) de Gervais Sépin, disciple de Macrin (voir G. Soubeille, « De Salmon Macrin à Sainte-Marthe, la poésie néolatine en Poitou au XVI^e siècle », *Albineana, Cahiers d'Aubigné*, 6, 1995, p. 142-146). Sépin retravaille d'ailleurs lui-même le mythe d'Orphée (voir F. Joukovski, *Orphée et ses disciples*, p. 107).

³⁵ *Div.*, 12.

La référence à Orphée et Eurydice apparaît certes en filigrane mais reste tout à fait claire. La première réplique fait résonner la voix de la morte, qui nous parle d'outre-tombe³⁶. Quant à la seconde, même s'il semble plus probable d'y entendre la voix de Giglanus, on pourrait fort bien considérer qu'il s'agit de celle de l'époux qui rassure sa femme, bien qu'il use de la troisième personne. L'impossible ubiquité décrite dans ces distiques est la preuve de l'amour supérieur de Jean envers Guillonne : pour ainsi dire, si le corps de Macrin est encore vivant, son esprit est déjà auprès de Gélonis trépassée³⁷. Complémentaire, une autre lecture des deux derniers vers est possible, si l'on considère la quatrième partie des *Nénies* dans sa dimension encomiastique : quand Macrin rejoindra Gélonis, sa gloire littéraire lui survivra.

Le poème 16 des *Poemata uaria*, écrit par Jacques Goupil, met en œuvre un intéressant déplacement de la référence à Orphée : l'émule de ce dernier n'est plus Macrin, mais un autre poète, Pierre Boursault³⁸, le frère de Guillonne, lui-même mort depuis plusieurs années. Goupil le représente égalant « le chancre odrysiens » (*Vati... Odrysiis*), si bien qu'il réussit à convaincre sa sœur de le rejoindre et de « vivre parmi les célèbres Demi-Déeses » (*Inter... illustres degere Semideas*), en attendant le Jugement dernier. Macrin, encore vivant et « brisé par une longue vieillesse et par le chagrin » (*fractus senio... longo et moerore*), se trouve ainsi exclu du bonheur des morts et n'espère qu'une seule et unique chose : les rejoindre. Là encore, même si Goupil modifie les termes habituels de l'analogie, l'effet laudatif transparait clairement : le lien particulier de Gélonis avec la poésie et les poètes, comme nous le reverrons plus loin, est primordial.

L'utilisation de la référence mythologique n'est pas le propre des seuls poèmes latins et grecs. L'un des plus beaux poèmes de la partie collective, qui est le plus long (36 quatrains d'hexamètres, soit 144 vers) après la grande ode de Dorat (*Div.*, 23), fut composé par Joachim du Bellay (*Div.*, 37). La *consolatio* déployée par le poète de la Pléiade repose sur l'acceptation de notre condition mortelle, explicitée dès les premiers vers : « Tout ce qui prend naissance / Est périssable aussi » (v. 1-2). La rose comme la beauté se fane, l'heure du trépas ne peut être retardée... mais, à la fin du poème, Du Bellay promet à Macrin des retrouvailles avec son aimée : il sera ainsi réuni avec sa moitié. Entretemps, pour illustrer son propos, il avait choisi l'exemple évocateur d'Orphée et d'Eurydice :

Cuides-tu³⁹ par ta plainte
 Soulever un tombeau
 Et d'une vie éteinte
 Rallumer le flambeau ?
 Ton deuil peu secourable
 Ne désaigrira pas
 Le juge inexorable
 Qui préside là-bas.
 La harpe thracienne
 Qui commandait aux bois
 Aussi bien que la tienne
 Lamenta quelquefois.

³⁶ Ce procédé est récurrent, cf. *Div.*, 9, 10, 11, 13, 14.

³⁷ Pour le dire avec les mots de Macrin (*Naen.*, III, 26, v. 5-6) : *Mortuus in functa nanque est uxor Macrinus, / Vita ea quam uiuit mortis et instar habet* (« Car Macrin est mort au moment du décès de son épouse / Et cette vie qu'il vit équivaut à la mort »).

³⁸ Pierre Boursault (*Petrus Borsalus*, dit *Flaminus*) mourut vers 1533. Macrin consacre plusieurs poèmes à son beau-frère, dont un sur sa mort (« *Ad Ioachimium Bellaium, Pontificem Parisiorum, de Flaminii Borsali fratris obitu* »), au début de ses *Elegiarum, epigrammatum et odarum libri tres* de 1534. Pour une reconstitution de l'arbre généalogique des familles Salmon et Boursault, voir M.-F. Schumann, *Salmon Macrin und sein Werk*, p. 141-143.

³⁹ Penses-tu

Son pitoyable office
Aux enfers pénétra,
Où sa chère Eurydice
En vain elle impétra.
Macrin, ta douce lyre,
La mignonne des Dieux,
Ne peut surmonter l'ire
De sort injurieux.
Il faut que chacun passe
En l'éternelle nuit.
La Mort qui nous menace
Comme l'ombre nous suit⁴⁰.

Même le poète des poètes, Orphée lui-même, mentionné à travers l'instrument qui l'accompagne et, partant, le symbolise, échoua dans son entreprise : voilà le triste constat qu'on ne saurait contester. C'est pourquoi la lyre de Macrin, aussi favorisée soit-elle par les dieux, ne saurait faire mieux. Contrairement aux nombreux autres poètes, Du Bellay préfère mettre l'accent sur le travail philosophique et intérieur nécessaire pour espérer surmonter, en partie, la douleur du deuil, plutôt que de faire miroiter des promesses. Pour autant, cela n'empêcha pas le poète de composer un sonnet où il affirme que Gélonis est promise à l'immortalité grâce aux vers de son époux⁴¹.

L'ultime référence des *Poemata varia* – donc du recueil tout entier – au célèbre couple antique se trouve dans un poème de Macrin. La boucle est ainsi bouclée. Dans ce quarante-deuxième poème, le Loudunais s'adresse à Jacques Bouju, officier à la cour et traducteur de Tite Live. Les premiers vers (v. 1-22) égrènent les péripéties du mythe, de la mort d'Eurydice au désespoir d'Orphée de retour sur terre. Par la suite (v. 23-28), Macrin soutient que, si l'occasion lui en était offerte, il tenterait d'accomplir ce que son homologue thrace ne parvint pas à faire. Mais, prenant conscience de l'impossibilité d'un pareil projet, Macrin évoque le suicide, qu'il écarte cependant ensuite, en bon chrétien (v. 29-34). Pour autant, les derniers vers (v. 35-38) s'appuient sur des exemples antiques (Marc Antoine et Cléopâtre, puis Porcie et Brutus⁴²) pour souligner « qu'une telle mort n'est pas un fait nouveau pour de fidèles amants » (v. 35 : *Tale nouum in fidis non funus amantibus esse*). Finalement, si le mythe est davantage développé dans ce poème, il est mis à distance, car il n'apporte aucune réelle consolation : seule la perspective de la mort, que le poète souhaite aussi proche que possible, semble réjouissante, brise l'illusion littéraire et réinstalle ainsi l'abîme immense entre réalité et fiction. Bien plus, il inverse complètement le but de la quête : Orphée désirait ramener Eurydice des enfers ; Macrin ne pense, quant à lui, qu'à y rejoindre sa propre Eurydice.

GELONIS, NOUVEL(LE) ORPHEE ?

Un passage du premier poème du premier livre des *Naeniae* mérite une attention particulière, car il déconstruit et réinterprète l'analogie entre les deux couples de manière tout

⁴⁰ *Div.*, 37, v. 93-116. L'orthographe a été modernisée.

⁴¹ C. Supply, qui commente avec précision le long poème de Du Bellay qu'on trouve des *Nénies*, note à propos de ce sonnet : « Si la poésie de Macrin ne ramènera pas Gélonis-Eurydice d'entre les morts, elle offrira du moins à cette dernière une gloire éternelle : c'est le thème du sonnet de 1552 composé par Du Bellay et dédié au couple loudunais (*Inventions de l'Auteur*, XII). En évoquant le deuil de la reine Artémise II de Carie pour son époux Mausole, qui avait érigé un tombeau de pierre et fait de son corps un sépulcre charnel en buvant ses cendres, Du Bellay déclare : “Tes vers, Macrin, bruslans d'amour semblable, / Ta Gelonis font plus émerveillable / Au seul tumbau de l'immortalité” » (v. 9-11) (*Du deuil d'Ariadna à celui de Gélonis*, p. 189).

⁴² Cf., entre autres, Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, III, 2, 15 et IV, 6, 5 ; Plutarque, *Brutus*, 13, 3-11.

à fait frappante⁴³. Dans les deux strophes alcaïques (*Naen.*, I, 1, v. 21-28) qui précèdent le passage suivant, Macrin rappelle le souvenir, encore très vivace en son esprit, de « la séduisante douceur / Dont [Gélonis] suçait toutes ses conversations » (*illex illa suauitas / Qua condiebat colloquia omnia*) et de « la candeur de ses mœurs si pures » (*Morum ille candor puriorum*), qui lui auraient permis de « dompter la colère des Scythes » (*Scythicas domuisset iras*) et d'« attendrir les cœurs barbares / Des Lestrygons⁴⁴ » (*Emolluisset cordaque barbara / Lestrygonum*). Mais Macrin va plus loin encore :

Quid plectra linguae blandiloquentia
Orisque dulces nectarei sonos
Dicam, quibus Poenos leones
Et Numidas cicurasset ursos ?
Fecit Gelonis sola uti crederem
Quaecunque prisca carminibus suis
De Thrace scripserunt et amnes
Et rapidos remorante uentos,
Nam multinerui⁴⁵ Bistonius lyra
Quae fecit Orpheus, eloquio mea
Egisset orandi perita
Flexamino, idque citra laborem.
Has Parca dotes insatiabilis
Inuidit illine, an potius mihi,
Felix eisdem qui fruebar
Semideos et habebat inter ?
Proferre maius nescio quid placet :
Si quid decorum, si quid et utile
Salmoniana ex officina
Prodierat melicis Camoenis,
Consors iugalis suauiloquens tori
Dictabat illud totum, et Apollinis
Partes obibat, nunc diserto
Ore, oculis modo grata poetis⁴⁶.

⁴³ Cet important passage a déjà été commenté à plusieurs occasions : P. Galand, « Le “jour en trop” de Jean Salmon Macrin (l’ode liminaire des *Naeniae* de 1550 : grandeur et plasticité) », *Devis d’amitié. Mélanges de littérature en l’honneur de Nicole Cazauran*, éd. J. Lecoq, C. Magnien, I. Pantin et M.-C. Thomine, Paris, Classiques Garnier [Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance européenne, 28], 2002, p. 541-542 ; *ead.*, « Les mythes intimes », p. 322-324 ; M. Bost-Fievet, *Personnifications du désir d’écrire dans la poésie lyrique néolatine. Les Muses de Giovanni Pontano et de Jean Salmon Macrin*, thèse de doctorat sous la direction de P. Galand, soutenue à l’EPHE, 2014, p. 360-362 ; D. Amherdt, « Les épouses tragiques dans les poèmes de Jean Salmon Macrin à sa femme », p. 168, n. 50 ; C. Supply, *Du deuil d’Ariadne à celui de Gélonis*, p. 64-79 et 146-153 (pour le poème I, 1 en entier).

⁴⁴ Peuple mythique de géants, les Lestrygons apparaissent notamment au chant X de l’*Odyssée* d’Homère. Ces anthropophages détruisent la flotte du roi d’Ithaque à l’exception de son propre navire.

⁴⁵ *Multineruis* est un adjectif qui n’est pas attesté en latin classique, de même que *blandiloquens*, au début de l’extrait. Sur ce type d’adjectifs composés, typiques des poètes néolatins et de Macrin, voir O. Pédeflous, « L’atelier du poète-lexicographe au début du XVI^e siècle en France », *Camenae*, 1, 2007. Au vers 40, *flexanimus* rappelle le passage du poème de Catulle (*Poésies*, 64, v. 330) racontant les noces de Thétis et Pélée : les Parques prennent la parole et annoncent l’arrivée d’Hésperus avec la promesse, dont l’amour est capable de dompter les âmes (*flexanimus... amore*). L’intertextualité permet ainsi à Macrin de faire référence, *sotto voce*, à l’un des épithalames les plus connus de la littérature latine. De même, au vers 49, l’adjectif *suauiloquens* n’est pas anodin : il renvoie à la fin du premier livre de Lucrèce, dans le célèbre passage concernant le miel de la poésie capable de couvrir l’absinthe de la philosophie – nouvelle manière d’illustrer la sagacité de Gélonis. L’abondance des mots composés indique le travail stylistique particulièrement soigné de ce passage essentiel.

⁴⁶ *Naen.*, I, 1, v. 29-52.

À quoi bon dire les accents caressants de ses paroles
Et les doux sons de sa bouche au goût de nectar,
Qui auraient été capables d'apprivoiser
Les lions puniques et les ours numides ?
Seule Gélonis me fit croire
Tout ce qu'en leurs poèmes les Anciens
Écrivent à propos du Thrace qui ralentissait
Aussi bien les fleuves que les vents impétueux,
Car ce que le Bistonien Orphée⁴⁷ de sa lyre aux nombreuses cordes
Accomplit, grâce à son éloquence
Qui fléchit les âmes, elle l'eût fait, mon
Habile oratrice, et ce, sans peine.
Ces dons-là, est-ce à elle que la Parque insatiable
Les envia, ou est-ce plutôt à moi,
Qui, dans mon bonheur, en jouissais
Et qui étais mis au nombre des demi-dieux ?
Mais il me plaît de dire je ne sais quoi de plus grand⁴⁸ :
Si quelque chose de beau, d'utile aussi
De l'officine de Salmon
Était sorti pour les mélodieuses Camènes⁴⁹,
C'est que la compagne aux doux accents de mon lit nuptial
Me le dictait tout entier et du rôle d'Apollon
S'acquittait, tantôt en usant de sa disert
Bouche, tantôt en charmant de ses yeux les poètes.

Le passage s'ouvre avec le pluriel poétique *plectra* : par métonymie, le terme renvoie à la lyre dont le plectre sert à frapper les cordes, ce qui place immédiatement le passage sous le signe de la poésie mélodieuse d'Orphée. Les capacités prêtées à Gélonis, apte à apprivoiser lions et ours, rappellent sans conteste les pouvoirs de la parole d'Orphée qui se rencontrent dans la poésie antique⁵⁰. Plus loin dans les *Naeniae* (III, 13), Macrin reprendra d'ailleurs la même idée : « ... Et [parce que] je ne profite plus de ta conversation, grâce à laquelle tu pouvais vaincre des tigres / Indomptables et faire bouger les pierres de leur propre paroi rocheuse » (v. 43-44 : « ... *Nec fruar alloquio, poteris quo vincere tigres / Indomitas, lapides rupe mouere sua* »). L'importance accordée à la voix, à l'éloquence et à la musicalité, qui se manifeste par l'accumulation des termes qui s'y réfèrent (*plectra, linguae, dulces... sonos, lyra, eloquio, orandi perita, suaniloquens, diserto... ore*) et par des moyens proprement poétiques (dans la première strophe citée, l'allitération en [s] est évidente et *sonos* rime avec *ursos*), fait bien le lien entre les qualités de Gélonis, ces *dotes* jalousées par la Parque elle-même, et les pouvoirs d'Orphée, ce qui marque sa proximité avec le prince des poètes.

⁴⁷ La Bistonie est un autre nom de la Thrace. Pour ce rapprochement, cf. Lucrèce, *De la nature*, V, 31. Chez Claudien, dans la *praefatio* du livre II (v. 8) du *Rapt de Proserpine*, *Bistoniam... chelyn*, renvoie tout simplement à la lyre d'Orphée.

⁴⁸ Cf. Properce, *Élégiés*, II, 34, 66 : *Nescio quid maius nascitur Iliade*. La référence implicite à l'épopée homérique confère quelque majesté au propos de Macrin.

⁴⁹ Les Camènes sont des nymphes de la religion romaine archaïque, plus tard assimilées aux Muses.

⁵⁰ Cf. Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 510 : *mulcentem tigres* ; et Horace, *Art poétique*, v. 393 : *lenire tigres rabidosque leones*. Sur les pouvoirs de la voix d'Orphée, cf. aussi Eschyle, *Agamemnon*, v. 1629-1630 ; Euripide, *Alceste*, v. 357-362 ; *Les Bacchantes*, v. 560-564 ; Horace, *Odes*, I, 12, v. 5-12 ; Sénèque le Jeune, *Médée*, v. 228-229 et 625-633... Pour d'autres références encore, notamment néolatines, voir S. Guillet-Laburthe, *Jean Salmon Macrin. Hymnes (1537). Édition, traduction et commentaire*, Genève, Droz [THR, 481], 2010, p. 892. Chez Macrin lui-même, cf. *Lyriconum libri duo* (1531), II, 1, v. 23-24 ; *Elegiarum, Epigrammatum et Odarum libri tres* (1534), *Odae*, 15, v. 5-7, et 20, v. 33-36 ; *Hymnorum libri sex* (1537), V, 2, v. 45-48 (où il prête à Jacques Colin d'Auxerre, un évêque, les pouvoirs d'Orphée) ; V, 6, v. 5-8.

La seule voix de Gélonis semblait donc rendre crédibles les prodiges accomplis par le poète thrace. Ces propos sont toutefois comme mis à distance par l'irréel du passé (*cicurasset*, puis *egisset*). Mais l'époux transi et endeillé ne s'arrête pas en si bon chemin et confesse un « je ne sais quoi de plus grand » (*maius nescio quid*), poussant la logique à l'extrême : Gélonis n'occupait pas seulement le rôle traditionnel de la Muse, source d'inspiration, mais elle était l'inspiration elle-même, se chargeant ainsi du rôle d'Apollon. Elle ne suggérait pas seulement des idées à Macrin, elle lui dictait ses plus beaux vers du premier au dernier (*Dictabat illud totum*). Le passage à l'indicatif, qui a trait à la réalité et non à l'hypothèse, et le fréquentatif *dictare* sont à ce titre remarquables : Gélonis reçoit ainsi les insignes de poète, de chantre, de *uates*. Elle devient, pour ainsi dire, une *Macrina*⁵¹, car son conjoint la présente – et même la construit – comme une *altera ego*, qui était tout pour lui et sans laquelle la vie n'est plus vécue qu'à moitié. Dès l'entrée du recueil, Gélonis n'est donc plus seulement l'Eurydice qu'il faut pleurer de toutes les larmes de sa plume, mais aussi l'Orphée qui charme toutes choses et l'Apollon qui a, peut-être, chuchoté à l'oreille de Macrin⁵² : renversement spectaculaire, s'il en est ! Par ce qu'elles ont d'hyperbolique, pareilles affirmations, loin de l'artifice pur, trahissent la profondeur du deuil qui accable Macrin et sa volonté de magnifier Gélonis. Mais elles prouvent aussi combien Macrin retravaille les motifs offerts par la mythologie pour les faire siens et en parer sa « très chère épouse » (*uxor charissima*, comme le dit le titre même des *Naeniae*). Dans la strophe qui suit, ce sont d'autres poètes qui, nous dit Macrin, « la portèrent aux nues en des éloges dignes / De la Reine sacrée » (v. 53-54 : *Saepe extulerunt laudibus hanc sacrae / Reginae*), c'est-à-dire la Vierge elle-même, autre manière de célébrer Gélonis, en alliant poésie et religion.

ORPHEE ET EURYDICE DANS LE *SALMONII MACRINI, IULIODUNENSIS, TUMULUS*

En guise de conclusion et de prolongement, on peut étudier la permanence des allusions à Orphée et à Eurydice au sein du tombeau poétique écrit en l'honneur de Macrin lui-même : le *Salmonii Macrini, Iuliodunensis, Tumulus*⁵³. Paru huit ans après les *Nénies*, l'année qui suivit la

⁵¹ P. Galand a déjà formulé cette idée cruciale : « Gélonis-Orphée n'est plus seulement l'*inspiratrice* des œuvres de Macrin, au sens où elle en constitue le sujet central, elle devient une sorte de double de son génie poétique, comme le souligne l'aveu insolite des strophes 12-13 » (« Le "jour en trop" de Jean Salmon Macrin », p. 541).

⁵² Ailleurs (« Les mythes intimes de Jean Salmon Macrin », p. 323-324), P. Galand approfondit encore la réflexion : « [...] l'allusion à l'éloquence de Gélonis, plusieurs fois assimilée à Orphée lui-même dans les recueils et décrite comme une excellente préceptrice pour ses enfants, suggère que sa contribution aux compositions de son mari, même si Guillonne n'était pas une Antoinette Morel, ne se limitait peut-être pas à jouer les égéries, mais qu'elle relisait ses poèmes et savait exprimer un avis. La lecture diachronique de l'œuvre macrinienne, de l'entrée de Gélonis dans le mythe élégiaque à son immortalisation dans les *Naeniae*, suggère ainsi que le processus littéraire de mythification avait bel et bien une incidence dans la vie quotidienne, affective et sociale du couple. » Antoinette Morel est l'Antoinette de Loynes qui offrit un beau quatrain dans les *Poemata varia* (*Div.*, 39). Son époux, Jean (de) Morel contribua aussi au tombeau (*Div.*, 17). En l'absence de vers de la main de Guillonne ou d'autres témoignages, il faudra se contenter de voir en elle celle qui, pendant plus de vingt ans, fut une constante stimulation pour la poésie macrinienne. La gestion d'un foyer et de nombreux enfants ainsi que l'absence d'un mari souvent retenu à la cour ou parti en voyage ne durent pas laisser beaucoup de place à une activité littéraire.

⁵³ Ce *Tombeau de Salmon Macrin, Loudunais*, paru en 1558 à Bourges chez Jean Hantet, est composé d'une épître en prose de Roland Bétholaud adressée à Scévole de Sainte-Marthe, suivie de vingt poèmes (deux, très courts, en grec, cinq en français, et treize en latin) de huit auteurs différents : la partie en latin représente un peu plus d'un tiers et celle en français, un peu moins des deux tiers de l'ensemble. On doit à Bétholaud, qui est le principal contributeur, six poèmes, dont deux longues églogues en français. Sainte-Marthe a composé quatre poèmes, trois en latin et un en français. Les autres contributeurs, par ordre décroissant de leur contribution, sont le « Léonic » (Λεώνικος Βήρος ou Βήρας [?]) dans le texte cité plus loin (quatre poèmes), Claude de Faucon (deux poèmes), Vauquelin de La Fresnaye (un poème), Simon Dubois (un poème) et deux inconnus, « Arist. Mart. » et « Ia. Esch. Xan. » (un poème chacun). Après une présentation du *Tumulus*, la lettre de Bétholaud ainsi que les pièces latines écrites par Sainte-Marthe sont traduites dans l'édition de Jean Brunel (Scévole de Sainte-

mort du Loudunais (il rejoignit sa bien-aimée le 20 octobre 1557), le recueil célèbre la figure qu'a été le poète Macrin. Bien qu'il s'agisse également d'un ouvrage collectif et trilingue, on remarquera toutefois la différence, patente, d'ampleur entre les deux tombeaux : plus de 3000 vers pour les *Nénies* contre à peine un peu plus de 550 pour le *Tumulus*. En 1558, aucun des grands noms de la Pléiade ne participe au tombeau du poète néolatin qui avait marqué la première moitié du XVI^e siècle. Cela trahit-il une simple question d'organisation et de distance ou bien un manque d'intérêt ? La question reste ouverte.

Au moment de la mort de Guillonne, le couple antique avait fait son apparition et avait naturellement trouvé place dans les *Nénies* : quelles meilleures figures, en effet, pour illustrer ce drame intime ? Dans le *Tumulus*, la référence à Orphée permet certes de célébrer Macrin en tant qu'excellent poète, à l'instar du Thrace. Mais la figure du prince des poètes est toujours associée, dans les quatre poèmes concernés (*Macr. Tum.*, 8, 9, 12 et 14), à celle de son épouse : cela prouve qu'il importe aux auteurs de ces poèmes de mettre en scène le deuil conjugal qui a tant marqué Macrin à la fin de sa propre vie. Dans le premier poème cité, un certain « Léonic »⁵⁴ propose une épitaphe composée de deux distiques élégiaques. Ce même poème est traduit, ou plutôt transposé, en latin à la suite du poème grec. L'auteur, prêtant au couple du XVI^e siècle les malheureuses aventures du couple antique, se demande pourquoi Macrin a décidé de ne pas retourner sur terre, alors même que ses « chants mélodieux » (λιγυροῖς... μελέεσσιν) lui ont permis de retrouver son épouse dans l'Hadès et de la ramener vers le monde des vivants. Mais la réponse, qui constitue la pointe du poème, ne fait aucun doute : Jean aimait Guillonne plus encore qu'Orphée n'aima son Eurydice, il a donc refusé d'être séparé d'elle, préférant rester à ses côtés dans la mort. Le rapprochement entre les deux couples – pour mieux les distinguer ensuite – est rendu sensible dans le poème latin par le parallélisme *tibi / Coniux / vati Threicio / Eurydice*. La situation décrite ici s'éloigne bien entendu de la réalité, puisque Macrin, malgré la tentation du suicide ou sa volonté de mourir explicitement exprimées dans les *Nénies* (cf. *Naen.*, I, 1 ; III, 9, 23, 27, 28 et 48 ; *Din.*, 3 et 42), ne rejoignit son épouse que plusieurs années après le trépas prématuré de celle-ci. Toujours est-il que le poème met en place la correspondance entre le génie littéraire (κελαδεῖν et *ingenii*) et l'amour (φιλεῖν et *amoris*) : de même que Macrin, en offrant les *Nénies* à Gélonis, l'a mieux célébrée qu'Orphée ne célébra son épouse, de même son amour est plus fort que celui du Thrace. Une fois encore, c'est le couple de la Renaissance qui ressort grandi de la comparaison.

Le douzième poème du *Tumulus*, composé par un auteur non encore identifié (J. Brunel propose « Jacques Esch. [?], Saintongeais », sans plus de précisions), est l'occasion d'une plaisante histoire : comme le veut le mythe, Orphée se rend dans le Tartare, pour retrouver Eurydice, « le cher gage de sa couche » (*pignora chara thori*), et il y charme aussi bien les « Furies de l'Érèbe » (*Erebi Furias*) que « les tyrans stygiens » (*Stygios... tyrannos*), Hadès et Perséphone. Or, lorsque vient à mourir Aristote, qui, selon Cicéron⁵⁵, nie l'existence du grand poète, Orphée ne daigne pas apaiser les Furies, qui s'emparent du « subtil » (*vafrum*) philosophe. Tityos, dont le foie est sans cesse dévoré par un vautour, et le fondateur du Lycée supplient

Marthe, *Œuvres complètes*, t. I, *Œuvres de jeunesse. Les Premières Œuvres [livre I]*, Genève, Droz [Textes littéraires français, 606], 2010, p. 75-92). Son poème français est également reproduit. Le seul exemplaire recensé du *Tumulus* se trouve à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris. Aucune édition moderne *complète* du *Tumulus* avec traduction n'existe à ce jour, d'où mon choix d'en proposer une à la suite de mon travail de thèse sur les *Nénies*, en réunissant ainsi les tombeaux poétiques en l'honneur de chacun des deux époux. Dans le cadre de cet article, j'emploierai l'abréviation *Macr. Tum.* pour désigner ce recueil.

⁵⁴ C'est ainsi que le nomme Roland Bétholaud dans sa première églogue française en l'honneur de Macrin (*Macr. Tum.*, 18, v. 27 : « le savant Léonic », dans la réplique de Tityre) ; J. Brunel suggère, sans certitude, une parenté avec Nicole et François Bérauld.

⁵⁵ Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 107 : *Orpheum poetam docet Aristoteles numquam fuisse*.

alors Lachésis, l'une des trois Parques, d'amener dans les enfers « un chantre capable, par un doux chant, / De charmer sans cesse, à la manière d'Orphée, les sévères Furies » (v. 11-12 : *vatem qui carmine dulci / More Orphei Furias mulceat usque graues*). Ce « chantre à la parole melliflue » (*Mellifluum vatem*) et « semblable à Orphée » (*Orptheo similem*) ne sera autre que Macrin. En somme, Orphée apparaît comme « le plus noble des chantres » (*vatum pulcherrimus*)... que Macrin surpasse une fois de plus, car il a les mêmes pouvoirs qu'Orphée mais, contrairement à lui, la volonté d'aider le pauvre Aristote. Un superlatif tout relatif, en somme ! Ce genre de surenchère, rehaussée par le sel de la saynète, correspond bien à l'effort encomiastique habituel au sein d'un tombeau littéraire. Le poème se conclut par le rappel de la tendresse qui unissait les deux époux : Guillonne, l'épouse aimante, console enfin son inconsolable mari en l'étreignant, en le choyant (*hunc... amplexu fouet*). Réuni dans la mort, le couple se reforme et trouve le repos, au milieu même des enfers. Ce qui est tout à fait remarquable ici, c'est que la mort elle-même devient source de consolation, car elle est l'accomplissement des retrouvailles entre les deux époux.

Derrière « *Orlandus Hypogitus* », auteur du quatorzième poème du *Tumulus*, se cache Roland Bétholaud⁵⁶, qui est originaire de La Souterraine (dans l'actuelle Creuse) : il est donc sostranien, d'où le gentilé qu'il tire des mots grecs ὑπό (*hypo*, « sous ») et γῆ (*gè*, « la terre »). Après une dizaine de vers consacrés à la puissance de « l'aveugle Amour » (*caecus Amor*) et de la Parque, à l'*edax tempus*, à la permanence et à l'unicité de Dieu, Bétholaud considère notre condition mortelle d'êtres humains, qui mena au trépas de Gélonis et de Macrin, qu'il qualifie de « disciple des sœurs de Castalie⁵⁷ » (*Castalidum sororum alumnus*) et considère « presque » comme « le plus illustre des poètes / Qu'a connus le peuple français » (v. 16-17 : *Quo vix clarior, ut puto, Poeta / Galla in gente fuit*). Aux vers 19 et 20, filant la métaphore, reprenant à son compte l'imagerie commune, dont Macrin avait fait son miel dans les *Nénies*, et redistribuant les rôles, c'est Bétholaud lui-même qui endosse implicitement celui d'un Orphée qui cherche à faire revenir une Eurydice... qui n'est autre que Macrin ! Il s'interroge alors sur la puissance des pleurs : « Eh quoi ? Pourrai-je, grâce à mes lamentations, faire sortir cet homme / Des ténèbres du Styx où règne une obscurité digne des Cimmériens⁵⁸ ? » (*Quid ? Meo potero virum excitare / Planctu Cymmeriis Stygis tenebris ?*). Pour lui, la communauté de destin de Macrin et de Gélonis, unis dans la vie, s'accomplit finalement à nouveau dans la mort. Mais, dépassant le contexte mythologique, il conçoit leur salut dans le cadre de la foi chrétienne : si Orphée ne put finalement obtenir ce qu'il souhaitait de la part de Pluton, « le roi des enfers au cœur d'acier » (*inferorum / Pluto rex adamantinus*), si Eurydice resta inaccessible malgré la force de l'« habile lyre » (*diserta concha*) de son époux, Jean et Guillonne Salmon accéderont, pour leur part, à la résurrection grâce « au Christ et à ses enseignements » (*docente Christo*). En cela est déjouée la malédiction inexorable de l'éternelle nuit noire, promise par Catulle dans son *carmen* 5⁵⁹. Il faudra toutefois, en attendant le Jugement dernier, accepter la rude loi du temps, précise Bétholaud.

⁵⁶ Roland Bétholaud (ou Bétolaud), né en 1537, étudia à Poitiers puis à Toulouse. À Bourges, il publia le tombeau poétique célébrant Macrin, alors que Sainte-Marthe était tombé malade (c'est à ce dernier que Bétholaud dédie le recueil). Il serait mort vers 1606 (voir l'édition des œuvres de Sainte-Marthe par J. Brunel, *Œuvres complètes*, t. I, p. 66-67).

⁵⁷ La fontaine de Castalie était consacrée aux Muses.

⁵⁸ Il s'agit d'un peuple, évoqué au chant XI de l'*Odyssée* d'Homère, qui vit entouré de nuées et de ténèbres, près de l'entrée des enfers. C'est là qu'Ulysse, conseillé par Circé, peut dialoguer avec les morts.

⁵⁹ Catulle, *Poésies*, 5, v. 5-6 : *Nobis cum semel occidit brevis lux, / Nox est perpetua una dormienda*. Ce à quoi Bétholaud répond (v. 28-30) : *sit illa nobis / Cum nox omnibus atra dormienda. / At non perpetuo, ut putas, Catulle* (« puisqu'il nous faut, à nous tous, / Dormir cette nuit noire. / Mais pas à jamais, comme tu le crois, Catulle »).

Ainsi, le recours aux figures d'Orphée et d'Eurydice offre un paradigme très propice au deuil de l'époux, *a fortiori* lorsqu'il est poète. Le couple mythologique incarne en effet par excellence le déchirement intime causé par la perte d'un être cher et les tentatives désespérées pour le retrouver. Au sein des *Nénies*, tout un jeu d'échos, de parallèles, de contrastes aussi, est mis en place, qui se poursuit dans le *Tombeau de Salmon Macrin*, une fois que Jean a rejoint Guillonne. De la sorte, la fiction vient s'inscrire dans l'intime afin de le remodeler et de lui donner du sens. En outre, la légende *illustre* – au sens étymologique de *donner de l'éclat* – les deux membres du couple, la gloire de l'un rejaillissant sur l'autre : les vers de Macrin, qui s'est montré à la hauteur de la tâche, ont réussi à immortaliser, dans un tombeau poétique tout à fait exceptionnel pour une personne privée, le souvenir de Gélonis. De même, les vertus de cette matrone pieuse et aimante honorent son mari et lui permettent, pour sa part, de rejoindre son Dieu et ses enfants décédés. Dans le cadre de la réflexion autour du mariage à la Renaissance et du cas particulier des *Nénies*, on observe chez Macrin la création d'une mythologie personnelle, qui repose sur une sublimation et un dépassement des *topoi* pour mieux renouveler le lyrisme conjugal et funèbre. Ayant atteint le statut de Poète, au même titre qu'Orphée, Macrin se rapproche aussi et surtout de son illustre prédécesseur en ce qu'il ne cessa pas de chanter son épouse, jusqu'à son dernier souffle poétique, les *Nénies* constituant son chant du cygne. Le trait le plus original et le plus audacieux consiste certainement pour le Loudunais à faire de Gélonis un double de lui-même, quelle que soit la réalité que cachait ce bel hommage. Car le veuf éploré entend soutenir que Gélonis surpasse Eurydice en tout point. Cette volonté s'opère grâce à une double métamorphose : d'un côté, une héroïsation-sanctification-divinisation⁶⁰, qui honore la fervente chrétienne ; de l'autre, une mythification, qui est largement mise en œuvre par l'utilisation d'*exempla* et de mythes célèbres, celui d'Eurydice et d'Orphée au premier chef, et qui consacre Gélonis comme une figure authentiquement littéraire, au même titre qu'une Ariadna ou une Laure.

⁶⁰ Pour ces différentes dimensions du recueil, voir S. Guillet-Laburthe, « De la Nympe à la Sainte. Continuité et discontinuité de la représentation de l'épouse dans les œuvres de Jean Salmon Macrin », *Aspects du lyrisme conjugal à la Renaissance*, éd. P. Galand et J. Nassichuk, Genève, Droz [THR, 486], 2011, p. 89-124 ; P. Galand, « Mémoires d'une vie trop courte : mise en scène du souvenir chez Jean Salmon Macrin (*Naeniae*, Paris, 1550) », *Écritures latines de la mémoire de l'Antiquité au XVII^e siècle*, éd. H. Casanova-Robin et P. Galand, Paris, Classiques Garnier [Rencontres, 262], 2010, p. 379-411 ; D. Amherdt, « Les épouses tragiques dans les poèmes de Jean Salmon Macrin à sa femme » ; et J. Pinguet, « *Gelonis, semper uictura uxor* », à paraître.

ANNEXES

Sont ici reproduits *in extenso* les poèmes (ou les passages) relatifs au mythe d'Orphée et d'Eurydice, accompagnés d'une traduction réalisée par mes soins, lorsqu'ils n'ont pas déjà été cités en entier dans cet article. À la fin de chaque extrait, j'indique les pages où ils se trouvent dans les éditions originales (datant de 1550 pour les *Nénies* et de 1558 pour le *Tombeau de Salmon Macrin, Loudunais*). Je donne ici, comme dans le reste de l'article, les textes latins en supprimant les accents, les esperluettes (*œ* pour *et*) et les autres *orthographica* particuliers que l'on trouve dans les imprimés de la Renaissance (*ij* pour *ii* ou *β* pour *ss*, par exemple, ou encore des *v* à la place de *u* au début de certains mots). Les poèmes en grec ancien ont fait l'objet de corrections quand elles étaient nécessaires et les *μ* finaux ont été remplacés par des *v*. Enfin, la ponctuation a été modernisée et harmonisée, de même que l'utilisation des majuscules.

NENIES

Les Trois Livres de Nénies de Jean Salmon Macrin, Loudunais, valet de chambre du Roi, sur la mort de sa très chère épouse, Guillonne Boursault, qui, âgée de 40 ans, 2 mois et 15 jours, mourut le 14 juin de l'année du Seigneur 1550

Premier poème liminaire.

Ἰακώβου Γωπύλου ἰατροῦ εἰς θάνατον.

- 1 Τίπτε μάτην, ὦ μοῖρα, πονεῖς καὶ πάντα ταράσσεις
Οὐλομένη, θνητῶν ὡς γένος ἐξολέσης ;
Καὶ γὰρ θηλυτέραν ἀδρανῆ σπεύδεις ἀφανίζειν,
Ἄλλὰ μιν ἦδε σελὶς εἰς φανερόν προφέρει.

Poème du médecin Jacques Goupil adressé à la mort.

- 1 Pourquoi donc, ô destinée, t'épuises-tu en vain et troubles-tu toutes choses,
Pernicieuse que tu es, afin d'anéantir le genre humain ?
En effet, tu t'efforces de faire disparaître une si faible femme,
Mais le livre que voici la ramène à la lumière.

(p. 1)

Second poème liminaire.

Comes Alsinous.

- 1 *Carmina si moueant Manes et Numina, carmen*
Numinaque et Manes, quo moueantur, habent.

Le comte d'Alsinois.

- 1 Si les poèmes peuvent émouvoir les Mânes et les Divinités, c'est un poème
Apte à les émouvoir qu'ont les Divinités et les Mânes.

(p. 1)

Naen., I, 1. À Jehan Moreau, chanoine de Paris, secrétaire du Cardinal Du Bellay (*Ad Ioannem Moreium, Canonicum Parisiensem, Cardinalis Bellaii Secretarium*), v. 29-52 (p. 4-5) : cf. *supra*.

Naen., II, 2. Au médecin Jacques Goupil, sur le 2 août (*Ad Iacobum Gopylum medicum, de secunda Augusti*), v. 25-28 (p. 29) : cf. *supra*.

Naen., III, 3. Sur la même malade (*De eadem aegrotante*), v. 15-16 (p. 54) : cf. *supra*.

Naen., III, 12. À Guillaume du Maine, maître des requêtes de sa Majesté (*Ad Gillerimum Dumanium Dominae a libellis supplicibus*), v. 11-15 (p. 67) : cf. *supra*.

Naen., III, 13. Sur Gélonis (*De Gelonide*), v. 17-26 [et v. 43-44 : cf. *supra*].

*Vt mihi quae iuuenem medio interceperit aeuo
Uxorē nona uitae in olympiade,
Talis Bistonii rapidas ad Strymonis undas
20 Consortem uates fleuerat ante suam,
Consortem, colubri saeuo quae saucia morsu
Pallentes adiit lumine cassa Deos.
Te non Lethaeae retinent obliuia ripae,
Te neque fert cymba portitor ille senex.
25 Exutam at membris puro et candore nitentem
Aetheris accepit regia clara animam [...].*

Or, de même que cette dernière [la mort] m'a enlevé ma jeune épouse
Avant son heure au cours de la neuvième olympiade de sa vie,
De même, près des eaux impétueuses du Strymon bistonien,
20 Le chantre avait jadis pleuré sa chère compagne,
Sa compagne, qui, blessée par la cruelle morsure d'un serpent,
Rejoignit les Dieux pâles, privée de lumière.
Toi, les oublis de la rive léthéenne ne te retiennent point,
Toi, le vieux nocher ne te transporte pas dans sa barque.
25 Non : ton âme dépouillée de tes membres et brillant d'une blancheur pure,
C'est l'éclatant palais de l'éther qui l'a accueillie [...].

(p. 68)

Naen., III, 30. Traduction du poème grec de François Bérauld sur la même [Gélonis]
(*Ex Graeco Francisci Beraldi, de eadem*) (p. 81-82) : cf. *supra*.

Naen., III, 37. À Jean Dorat (*Ad Ioannem Auratum*).

1 *In castane potest uxorius esse colenda
Coniuge uir quisquam ? Dic age, Iane, precor !
Nec mirere meam quod laudo a funere nuptam,
Laus minus inuidiae post quia funus habet.
5 Complexus uiuam uebementi sum igne Gelonin,
Compositam tumulo cur at amare nefas ?*

*Illam praecipue caelo quam credo receptam ?
Tam sancti mores et pudor eius erant.
In Christum tam firma fides Dominumque Deumque :
10 Dicere de Eurydice Thrax queat ista sua ?
Mirari tacitis proin me intabescere curis
Desine et in ingi uiuere moestitia.
Qualis uita potest mea dici, Aurate, uoluptas
Cui lachrymae, planctus continuusque dolor ?*

- 1 Un mari peut-il être asservi à sa femme
Lorsqu'il honore une chaste compagne ? Dis-le-moi donc, Jean, je t'en prie !
Et ne t'étonne pas que je loue mon épouse depuis sa mort,
Car l'éloge excite moins la jalousie après la mort.
5 De son vivant, j'ai entouré Gélonis d'une flamme passionnée,
Pourquoi serait-il impie de l'aimer maintenant qu'elle est au tombeau ?
Surtout elle, qui, j'en suis certain, a rejoint le ciel ?
Ses mœurs et sa pudeur étaient si saintes.
Si solide était sa foi dans le Christ, notre Seigneur et Dieu :
10 Le Thrace pourrait-il dire cela de sa chère Eurydice ?
Cesse donc de t'étonner que je me consume en des soucis
Secrets et que je vive dans le regret des liens du mariage.
De quel plaisir peut-on parler dans ma vie, Dorat,
Alors que je n'ai que mes larmes, mes lamentations et mon incessante douleur ?

(p. 85-86)

Poèmes latins, grecs et français de divers auteurs, sur Gélonis

Div., 5. De Matthieu Marchand [?], Secrétaire du Roi (Matthaei Mercantii Regi a Secretis).

- 1 *Desine iam Manes urgere Gelonidis et te,
Macrine, innumeris excruciare modis !
Nam licet his homines possis et saxa ferasque,
Non potis es Manes ducere carminibus.*
5 *Threicius semel ut uates respexit, ab illo
Tempore nulla illinc iam redit Eurydice.*
- 1 Cesse à présent de presser les Mânes de Gélonis et de te
Torturer d'innombrables manières, Macrin !
Car tu as beau pouvoir entraîner par tes chants hommes, rochers et bêtes,
Tu n'as point le pouvoir de le faire avec les Mânes.
5 Lorsque le chanteur thrace a regardé une seule fois derrière lui, dès
Ce moment-là, nulle Eurydice ne peut plus revenir de là-bas.

(p. 99)

Div., 6. De Daniel d’Auge, pour la mort de Gélonis (*Danielis Augentii, in obitum Gelonidos*).

- 1 *Altera materna hic Cornelia cura,
Altera coniugii Portia facta fide,
Altera Calliope, Charis altera, cara Gelonis,
Macrini requies deliciaeque sui.*
5 *Cum Stygio Diti uisa esset gratior Orphei
Eurydice, lyricis ut magis apta modis,
Scilicet erepta est quo dulce per ima sonaret,
Dum supero hanc Latius uir canit axe modis :
Quam bene, Dii superi, fato uigilastis in isto !*
10 *Haec canit ad Manes, uir canit ad Superos :
Threicio melius modulatus uate, Gelonin
Ad Superos, ut non sit peritura, uehit.*

- 1 Ci-gît une autre Cornélie, du fait de ses soins maternels,
Une autre Porcie, du fait de la fidélité de son mariage,
Une autre Calliope, une autre Charite, la chère Gélonis,
Le repos et les délices de son cher Macrin.
5 Comme elle avait paru plus agréable au Dis stygien que l’Eurydice
D’Orphée, car elle est plus propre aux vers lyriques,
Elle fut bien sûr emportée là où elle pût faire résonner sa douce voix dans les tréfonds,
Tandis que son époux, sous le ciel, la chante en vers latins :
Comme vous avez bien veillé, Dieux d’en haut, à ce destin !
10 Elle chante auprès des Mânes, et son époux chante auprès des Dieux d’en haut :
Modulant son chant mieux que le chantré thrace, il transporte
Gélonis vers les Dieux d’en haut, afin que jamais elle ne meure.

(p. 99-100)

Div., 12. Une autre [épitaphe], sous la forme d’un dialogue (*Per dialogum. Aliud*) (p. 101) :
cf. *supra*.

Div., 16. Jacques Goupil, médecin, au sujet de Pierre Boursault, frère de Gélonis
(*Iacobus Gopylus medicus, de Petro Borsalo fratre Gelonidis*).

- 1 *Threicius nequiiit blanda testudine uates
Eripere a nigris Manibus Eurydicen.
Nam male cautum Hecates lex dura fefellit amantem
Vrgentis retro ne comitem aspiceret.*
5 *At cithara adduxit germanam Borsalus aurea
Vati qua iuuenis par fuit Odrysio,
Vellet ad Elysios illa ut descendere campos,
Inter et illustres degere Semideas,
Non reditura iterum superas in luminis auras,*
10 *Iudicet humanum dum Deus usque genus.
Interea mixtis lustrans Tempe infera Nymphis
Vel niueo incedit laeta per arua pede,
Percutiente fides digitis uel fratre choreas*

Ducit, et exultans ocia grata terit.

15 *At fractus senio hic longo et moerore maritus*
Quo sociam aspiciat tempus adesse uelit.

- 1 Le chantre thrace ne put grâce à sa lyre caressante
Arracher Eurydice aux noirs Mânes.
Car la dure loi d'Hécate trompa l'amant qui ne fit pas attention
À ne pas retourner trop hâtivement son regard vers celle qui l'accompagnait.
- 5 Mais Boursault conduisit sa sœur grâce à sa cithare dorée
Qui permit au jeune homme d'égaliser le chantre odrysien,
Pour qu'elle voulût bien descendre aux champs Élysées
Et vivre parmi les célèbres Demi-Déeses,
Destinée à ne jamais revenir sous le soleil dans les régions supérieures,
- 10 Jusqu'à ce que Dieu juge le genre humain.
Entretiens, parcourant la Tempé infernale en compagnie des Nymphes,
Soit elle s'avance de son pied de neige, heureuse, à travers les champs,
Soit elle guide les chœurs, tandis que son frère frappe de ses doigts
Sa lyre, et, exultant de joie, profite d'agréables loisirs.
- 15 Mais, ici, ton époux, brisé par une longue vieillesse et par le chagrin,
Voudrait que vienne le moment où il verra sa compagne.

(p. 103-104)

Div., 24. Ode de Jean Sanel Paulin sur la mort de la Gélonis de Macrin (*Iani Sanellii Paulini ode de morte Gelonidis Macrinianae*), v. 25-32 (p. 120-121) : cf. *supra*.

Div., 26. Sur le même sujet [la mort de Gélonis, l'épouse très célèbre du poète Macrin⁶¹] (Εἰς τὸ αὐτό).

- 1 Οὐ τόσον Εὐρυδίκην ὀλοφύρατο φαίδιμος Ὀρφεύς,
Μοῦνος ἀμειλίκτους θελξάμενος νέκρας,
Ὅσσον ὀ αἰνοπαθῆς θρηνεῖ σ', ᾧ δῖα Γελωνί,
Ἀσκελὲς αἰάζων σύγγαμος ᾠκύμορον.
- 5 Νῦν δ' εἰ ἐκ νεκρῶν ὀ λυροκτύπος αὐτὸς ἐγεροθεῖς
Θρηξὶ τόδε Μακρίνου πένθιμον ἄλγος ἴδοι,
Οἰκείοιο γόου γαμετῆς τε λελησμένος αὐτοῦ,
Κλαύσαι πουλύδακρον κήρα, Γελωνί, τεῖην.

- 1 L'illustre Orphée ne pleura pas autant Eurydice,
Lui qui charma à lui seul les morts implacables,
Que ton époux, souffrant d'affreux tourments, se lamente sur toi, divine Gélonis,
Lui qui pousse des gémissements qui l'épuisent et le poussent vers la mort.
- 5 Et si aujourd'hui le Thrace qui fait résonner la lyre, revenu en personne
Du royaume des morts, voyait cette douleur lugubre qui saisit Macrin,
En venant même à oublier son intime lamentation et sa propre épouse,

⁶¹ Ou « l'épouse du très célèbre poète Macrin », l'abréviation *clariss.* pouvant représenter aussi bien *clarissimi* que *clarissimae*. Les deux possibilités se justifient ; je préfère pour ma part la forme féminine du superlatif, compte tenu de la dimension épictétique du tombeau poétique. Voir également le titre du poème suivant.

Il déplorerait ton trépas qui provoque bien des larmes, Gélonis.

(p. 123)

Div., 27. Du médecin Jacques Goupil pour la très auguste épouse défunte du poète Macrin (Ἰακώβου Γωπούλου ἱατροῦ εἰς σεμνοτάτην Μακρίνου τοῦ ποιητοῦ γυναῖκα τεθνηκυῖαν).

- 1 Τίπτε μάτην φθονέεις ἐρατειναῖς, βάσκανε Κλωθῶ,
 Ἀὐτὰς δ' οὐκ ἔαεις παρ' βιοτῆ τελέθειν,
 Τὴν τε Γελώνιδα καὶ γλυκερῆς αἰῶνος ἄμερσαι,
 Ἐυεπέος σεμνὴν μουσοπόλου ἄλοχον ;
5 Ἀλλὰ μιν ὑμνοπόλων μῦθος δυνατώτερος ἤπερ
 Ὅρφεος εἰς βιοτὸν ἤγαγε αἴδιον.

- 1 Pourquoi donc envies-tu en vain les aimables femmes, Clotho au mauvais œil,
 Et ne leur permets-tu pas d'achever leur vie,
 Pourquoi prives-tu aussi de sa douce vie Gélonis,
 L'auguste épouse du poète à la belle parole qui cultive les Muses ?
5 Mais le récit des poètes qui composent des hymnes, plus puissant que celui
 D'Orphée lui-même, l'a ramenée à une vie éternelle.

(p. 123)

Div., 37. Ode à Salmon Macrin sur la mort de sa Gélonis, par Joachim du Bellay, Angevin (Ode à Salmon Macrin sur la mort de sa Gélonis, par Joachim du Bellay, Angevin), v. 93-116 (p. 131-132) : cf. *supra*.

Div., 42. À Jacques Bouju, maître des requêtes de la Reine (*Ad Iacobum Bongium Reginae a libellis supplicibus*).

- 1 *Eurydice quondam lethata dente colubri*
 Vulnifico, interpres Thracius ille Deum
 Totos usque dies totas ex ordine noctes
 Exegit querulis flens sua damna modis.
5 *Quin et inaccessum uinis penetrauit Auernum*
 Et ferrugineum Persephones thalamum.
 Blanda et pallenteis mulsit testudine Manes,
 Caram impetrauit rursus et Eurydicen.
 At uoti compos superas cum coniuge ad auras
10 *Immemor, ah, legis dum redit ante datae,*
 Eurydicen demens respexit pone sequentem,
 Protinus effusus omnis ibique labor.
 Et tunc Tenarii sunt foedera rupta tyranni :
 Eurydice in uentos perdita rursus abit.
15 *Commixtus tenuem ceu fumus in aera fugit,*
 Attoniti ex oculis effluit illa uiri.
 Quid faceret ? Ditem rursus qua uoce moueret
 Implexasque Orpheus anguibus Eumenidas ?

Strimonis in ripa gelidi, sub rupe niuali,
20 *(Quid potis est ?) replet questubus omne nemus.*
Et citharae fidibus moerens tam dulcia iungit
Carmina, ut illiciat robora, saxa, feras.
Lex si eadem a Superis, Bongi, mihi forte daretur,
Ad uitam uxorem qua renocare queam,
25 *Non dubitem uires totosque intendere neruos,*
Mecum iterum uiuat quo mea nupta placens
Aoniasque uocem supplex in uota sorores,
Carmina ne Diuis grata futura negent.
Ast obitae quoniam est iter irremeabile mortis,
30 *Iudicii extremi tempora donec erunt,*
Quod potero faciam, flebo noctesque diesque,
Ad te quo citius, cara Geloni, migrem.
Et summi iniussu si fas exire Tonantis
Hinc sit, nos teneat iam domus una duos.
35 *Tale nouum in fidis non funus amantibus esse*
Et Dux Romulides et Cleopatra probant,
Ardentes prunas quaeque hausit Portia, Bongi,
Extincto affectat dum comes ire uiro.

1 Jadis, après qu'Eurydice eut été tuée par la blessure causée par les crocs
D'une vipère, le célèbre Thrace, interprète des Dieux,
Passa sans cesse, successivement, tous ses jours et toutes ses
Nuits à pleurer ce qu'il avait perdu, en modulant ses gémissements.
5 Bien plus, il pénétra dans l'Averne inaccessible aux vivants
Et dans la chambre couleur de fer de Perséphone.
Il adoucit grâce à sa lyre caressante les Mânes pâles
Et obtint le retour de sa chère Eurydice.
Mais tandis que, une fois son vœu exaucé, il retournait, accompagné par son épouse,
10 Vers les brises du monde d'en haut, oublieux de la condition imposée auparavant,
Il se retourna, dans sa folie, pour regarder Eurydice qui le suivait,
Et, là, tout son labeur fut aussitôt perdu.
Alors, le pacte du tyran du Ténare fut rompu :
Eurydice, à nouveau perdue, s'en va dans les vents.
15 Comme s'enfuit la fumée mêlée à l'air léger,
La jeune femme échappe au regard de son mari frappé de stupeur.
Que devait-il faire ? Par quelles paroles Orphée pouvait-il émouvoir
Dis et les Euménides à la chevelure entremêlée de vipères ?
Sur la rive du Strymon gelé, sous le rocher couvert de neige,
20 Il remplit tout le bois de ses plaintes (que peut-il faire ?).
Et, dans sa tristesse, il assemble des chants si doux
Sur sa lyre qu'il charme chênes, rochers et bêtes sauvages.
Si par hasard, Bouju, les Dieux m'offraient les mêmes conditions,
Grâce auxquelles je serais en mesure de rappeler mon amour à la vie,
25 Je n'hésiterais point à tendre toutes mes forces, tous mes nerfs,
Pour qu'à nouveau mon épouse chérie vive à mes côtés
Et c'est en suppliant, pour que se réalisent mes vœux, que j'appellerais les sœurs
aoniennes,

Pour qu'elles ne me refusent pas des poèmes qui seront agréables aux Divinités.
Mais puisqu'on ne peut emprunter à nouveau le chemin de la mort, une fois qu'on l'a
rencontrée,

- 30 Jusqu'à ce que vienne le moment du jugement dernier,
Je ferai ce que je pourrai, je pleurerai nuit et jour,
Afin de me rapprocher plus vite de toi, chère Gélonis.
Et s'il était permis de partir d'ici-bas sans l'ordre du Tonnant
Suprême, une seule et même demeure nous contiendrait déjà tous deux.
35 Qu'une telle mort ne soit pas un fait nouveau pour de fidèles amants,
Voilà ce que prouvent le chef des Romulides et Cléopâtre
Ainsi que les charbons ardents qu'avalait Porcie, Bouju,
En voulant accompagner son époux défunt.

(p. 137-138)

TOMBEAU DE SALMON MACRIN, LOUDUNAIS

Macr. Tum., 8. Épigramme de [?] pour l'épithaphe de Salmon Macrin (Λεωνίκου Βήρου
εις Σαλμονίου ἐπιτάφιον ἐπίγραμμα).

- 1 Τίπτε, ἐπὶν λιγυροῖς ἄλοχον μελέεσσιν ἐρύσσας,
Εἰς στυγερὸν κάτιδες βένθος ἀνελκομένην ;
Οὐκ Ὀρφεὺς οἶόντε παλίσσυτος ἐξεφράνθης,
Ὡς τοῦδ' ἦς κελαδεῖν φέρτερος ἢδὲ φιλεῖν.

- 1 Pourquoi donc, après avoir sauvé ton épouse grâce à tes chants mélodieux,
L'as-tu regardée, si bien qu'elle fut entraînée dans le gouffre haïssable ?
Mais tu ne t'es pas montré désireux de te précipiter, comme Orphée, en arrière,
Car tu étais meilleur que celui-ci pour célébrer et pour aimer.

(p. 9)

Macr. Tum., 9. Même poème traduit en latin par le même (*Idem Latine redditum ab eodem*).

- 1 *Cur, postquam est illa tibi parta et perdita sorte
Coniux, qua vati Threicio⁶² Eurydice,
Non velut hic ad nos remeas, Macrine ? Quod illo
Vt plus ingenii, sic et amoris habes.*

- 1 Pourquoi, après que ta noble épouse t'a été donnée et reprise
Par le sort qui donna et reprit au chanteur thrace son Eurydice,
Ne pas revenir, comme lui, auprès de nous, Macrin ? C'est que, de même que
Tu as plus de talent que ce grand poète, tu as plus d'amour.

(p. 9)

⁶² Cf. Horace, *Odes*, I, 24, v. 13 : *si Threicio blandius Orpheo...* ; Ovide, *Métamorphoses*, XI, v. 2 : *Threicius nates et saxa sequentia ducit...*

Macr. Tum., 12. [?] (Ia. Esch. Xan.).

- 1 *Tartara cum petiit vatum pulcherrimus Orpheus,*
Eurydicen visens pignora chara thori,
Mox Erebi Furias mulsit Stygiosque tyrannos
Nec fremuere animae quas sua iura premunt.
5 *Verum ubi succubuit, vatem qui denegat Orpheum,*
Cautus Aristoteles, nil canit ille lyra.
Continuo vultur Tytium, Minos mouet urnam,
Et Furiae vastrum corripuere simul.
Ast miseri postquam tantos sufferre dolores
10 *Non possunt, Lachesim mox prece quisque rogat,*
Carpat ut amplexu vatem qui carmine dulci
More Orphei Furias mulceat usque granes.
Audiit has fauatrix, miserum, tum rite querelas :
Mellifluum vatem quaeritat aligera.
15 *Proh dolor ! ipsa videt confectum aetate Macrinum*
Atque Orpheo similem, quem rapit illa cito.
Hunc fouet amplexu iamiam celebrata Gelonis,
Et lachrymas coelebs quas tulit ipsa leuat.

- 1 Lorsque Orphée, le plus noble des chantres, rejoignit le Tartare
Pour aller voir Eurydice, le cher gage de sa couche,
Il charma bientôt les Furies de l'Érèbe ainsi que les tyrans stygiens
Et les âmes opprimées par leurs propres lois ne tremblèrent pas.
5 Mais quand succomba celui qui nie l'existence du chantre Orphée,
Le prudent Aristote, le musicien ne joua pas une seule note sur sa lyre.
Sans discontinuer, le vautour dévore Tityos et Minos tire au sort dans son urne,
Et au même moment les Furies se sont emparées du subtil philosophe.
Mais vu que ces pauvres hommes ne peuvent supporter
10 Pareilles douleurs, chacun demande bientôt à Lachésis, en la suppliant,
De saisir dans son étreinte un chantre capable, par un doux chant,
De charmer sans cesse, à la manière d'Orphée, les sévères Furies.
La divinité favorable a alors, ô malheur, écouté religieusement ces plaintes :
Aidée de ses ailes, elle se met à la recherche d'un chantre à la parole melliflue.
15 Ô douleur ! voici qu'elle aperçoit Macrin, accablé par les années
Et semblable à Orphée, qu'elle ravit rapidement.
Mais dès lors cette Gélonis qu'il célébrait l'étreint et le choie,
Elle apaise elle-même les pleurs qu'il a laissés couler lorsqu'il était privé d'elle.

(p. 11-12)

Macr. Tum., 14. Roland, Sostranien (Orlandus Hypogitus).

- 1 *Vincit caecus amor Deosque nosque,*
Deinde vincitur ille castitati.
Ast hanc inuida Parca castitatem
Mulctat morte aliquando fila rumpens.
5 *Parcam fama domans triumphat, istam*

- Famam atque omnia deuorabit aetas.
Circumuoluitur annus, isque semper
In se voluitur : et Deus stat unus,
Vnus perpetuo Deus. Nec obstant*
10 *Exhausti latices sacrae Hypocrenes,
Quo minus miseri cadamus omnes.
Nec finem poterit suum ullus hora
Fatalem moriturus ampliare.
Chara sic iacuit Gelonis olim.*
15 *Heu, sic Castalidum sororum alumnus,
Quo vix clarior, ut puto, Poeta
Galla in gente fuit, vel est futurus,
(O fata inuida) nunc iacet Macrinus.
Quid ? Meo potero virum excitare*
20 *Planctu Cymmeriis Stygis tenebris ?
Abstergam lachrymas, sinamque luctum,
Vt dies sequitur serena nimbos.
Hic enim dolor est parum daturus
Extincto auxilii nec inferorum*
25 *Pluto rex adamantinus retexet
Quae iussit fieri. Diserta concha
Thracis frustra ab eo petebat angui
Occisam Eurydicen, sit illa nobis
Cum nox omnibus atra dormienda.*
30 *At non perpetuo, ut putas, Catulle :
O Catulle, nefas scelus, Catulle !
Consurgemus enim docente Christo,
Christo perpetua patris loquela.
Nos fatum interea minax sequetur,*
35 *Vmbra Sole velut micante corpus.
Tempus se usque rotans, suam balistam
Retendens, species doloris omnes
Deridens hominum diesque nostras
Et noctes iaculatur atque telis*
40 *Pennatis iaculatur ipsa secla,
Quae nunquam redeunt semel vibrata.*
- 1 L'aveugle Amour vainc et les Dieux et nous-mêmes,
Puis il est vaincu par la chasteté.
Mais la Parque jalouse punit cette chasteté
Par la mort parfois, en coupant ses fils.
5 Domptant la Parque, la gloire triomphe, mais cette
Gloire et tout le reste, c'est le temps qui les dévorera.
L'année fait sa révolution, et toujours elle
Tourne sur elle-même : et un seul et unique Dieu demeure,
Un seul et unique Dieu à jamais. Et elles n'empêchent point,
10 Les eaux puisées à l'Hippocrène sacrée,
Que nous ne mourions tous, ô malheur !
Et nul mortel ne pourra d'une heure

Repousser le jour de son trépas.
C'est ainsi que la chère Gélonis fut naguère terrassée.
15 Hélas, c'est ainsi que le disciple des sœurs de Castalie,
Qui est presque, à mon avis, le plus illustre des poètes
Qu'a connus le peuple français, ou qui est destiné à l'être,
(Ô cruelle fatalité !), c'est ainsi que Macrin, à présent, est terrassé.
Eh quoi ? Pourrai-je, grâce à mes lamentations, faire sortir cet homme
20 Des ténèbres du Styx où règne une obscurité digne des Cimmériens ?
J'essuierai mes larmes et mettrai fin à mon deuil,
Tout comme un ciel serein succède aux nuées.
Car cette douleur ne sera pas d'une grande
Aide pour le défunt et Pluton,
25 Le roi des enfers au cœur d'acier, ne détissera pas
Ce qu'il a ordonné. L'habile lyre
Du Thrace lui réclamait en vain Eurydice
Tuée par un serpent, puisqu'il nous faut, à nous tous,
Connaître cette nuit noire.
30 Mais pas à jamais, comme tu le crois, Catulle :
Ô Catulle, crime sacrilège, Catulle !
Car nous ressusciterons selon les enseignements du Christ,
Oui, du Christ, grâce à la parole éternelle de son père.
Entretemps, un destin menaçant nous suivra,
35 Comme l'ombre suit le corps sous les rayons du Soleil.
Le temps, qui tourne sans cesse sur lui-même, retend
Sa baliste et se moque de toutes les sortes
De douleurs humaines, s'attaque à nos jours
Et à nos nuits et s'attaque
40 Aux siècles eux-mêmes avec des traits empennés,
Qui, une fois lancés, ne reviennent jamais.

(p. 12-13)

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

ÉDITIONS DE MACRIN A LA RENAISSANCE (SELECTION)

- SALMON MACRIN, J., *Salmonii Macrini Iuliodunensis Carminum libellus*, Paris, Simon de Colines (*Simo Colinaeus*), 1528.
- , *Salmonii Macrini Iuliodunensis Lyricorum libri duo. Epithalamiorum liber unus*, Paris, Gérard Morrhy (*Gerardus Morrhius*), 1531.
- , *Salmonii Macrini Iuliodunensis cubicularii regii Naeniarum libri tres, de Gelonide Borsala uxore charissima, quae, annos XXXX, menses II, dies XV nata, obiit XIII Iunii, Anno Domini M. D. XXXXX*, Paris, Michel de Vascosan (*Michael Vascosanus*), 1550.

ÉDITIONS MODERNES DE MACRIN (SELECTION)

- GUILLET-LABURTHE, S., *Jean Salmon Macrin. Hymnes (1537). Édition, traduction et commentaire*, Genève, Droz [Travaux d'Humanisme et Renaissance, 481], 2010.
- SCHUMANN, M.-F., *Salmon Macrin und sein Werk unter besonderer Berücksichtigung der carmina ad Gelonidem von 1528 und 1530*, Münster, LIT [Hamburger Beiträge zur Neulateinischen Philologie, 6], 2009.
- SOUBEILLE, G., *Jean Salmon Macrin. Le Livre des Épithalames (1528–1531). Les Odes de 1530 (Livres I et II). Édition critique avec introduction, traduction et notes*, Toulouse, Presses de l'Université Toulouse-Le Mirail, 1978.
- , *Jean Salmon Macrin. Épithalames et Odes. Édition critique avec introduction, traduction et notes*, Paris, Classiques Garnier [Textes de la Renaissance, 20], 1998.

SOURCES SECONDAIRES

- AMHERDT, D., « Les épouses tragiques dans les poèmes de Jean Salmin Macrin à sa femme », *Eroïne tragiche nel Rinascimento*, éd. S. Clerc et U. Motta, Bologne, I Libri di Emil, 2019, p. 159-174.
- BEAGUE, A., BOULOGNE, J., DEREMETZ, A., et TOULZE, F., *Les Visages d'Orphée*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion [Savoirs mieux, 2], 1998.
- BOST-FIEVET, M., *Personnifications du désir d'écrire dans la poésie lyrique néolatine. Les Muses de Giovanni Pontano et de Jean Salmon Macrin*, thèse de doctorat sous la direction de P. Galand, soutenue à l'EPHE, 2014.
- FLEGES, A., *Les Tombeaux littéraires en France à la Renaissance (1500-1589)*, thèse de doctorat sous la direction de M. Simonin, soutenue à l'Université de Tours (CESR), mars 2000, 7 vol.
- FORD, P., « Jean Salmon Macrin's Epithalamiorum Liber and the Joys of Conjugal Love », *Eros et Priapus. Érotisme et obscénité dans la littérature néolatine*, éd. I. de Smet et P. Ford, Genève, Droz [Cahiers d'Humanisme et Renaissance, 51], 1997, p. 65-84.
- GALAND, P., « Le "jour en trop" de Jean Salmon Macrin (l'ode liminaire des *Naeniae* de 1550 : grandeur et plasticité) », *Devis d'amitié. Mélanges de littérature en l'honneur de Nicole Cazauran*, éd. J. Lecoïnte, C. Magnien, I. Pantin et M.-C. Thomine, Paris, Classiques Garnier [Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance européenne, 28], 2002, p. 525-547.
- , « "Me tamen exprimo" : la singularité d'écrire dans la poésie latine française du XVI^e siècle. L'exemple des *Naeniae* (1550) de Macrin », *La Singularité d'écrire aux XVI^e-XVII^e*

- siècles*, *Littérature*, 137, éd. A. Herschberg-Pierrot et O. Rosenthal, Paris, Larousse, 2005, p. 12-27.
- , « Les mythes intimes de Jean Salmon Macrin », *La Mythologie classique dans la littérature néolatine, en hommage à Geneviève et Guy Demerson*, Actes du troisième congrès de la Société française d'études néolatines (12-14 avril 2005), éd. V. Leroux, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2011, p. 315-340.
- GUILLET-LABURTHE, S., « De la Nymphé à la Sainte. Continuité et discontinuité de la représentation de l'épouse dans les œuvres de Jean Salmon Macrin », *Aspects du lyrisme conjugal à la Renaissance*, éd. P. Galand et J. Nassichuk, Genève, Droz [THR, 486], 2011, p. 89-124.
- HEURGON, J., « Orphée et Eurydice avant Virgile », *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École Française de Rome*, 49, 1932, p. 6-60.
- JOUKOVSKI, F., *Orphée et ses disciples dans la poésie française et néo-latine du XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1970.
- MCFARLANE, I. D., « Jean Salmon Macrin (1490-1557) », Genève, Droz [Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance], 21/1, 1959, p. 55-84 ; 21/2, 1959, p. 311-349 ; 22/1, 1960, p. 73-89.
- NASSICHUK, J., « *Imitatio Virgiliana* et deuil conjugal dans l'*Epitaphium Dianae Baldoriae uxoris* de Louis Des Masures (1554) », *Aspects du lyrisme conjugal à la Renaissance*, éd. P. Galand et J. Nassichuk, Genève, Droz [THR, 486], 2011, p. 239-262.
- PINGUET, J., « *Gelonis, semper uictura uxor* : perpétuer le souvenir de l'épouse défunte dans les *Nénies* (1550) de Jean Salmon Macrin », à paraître.
- SOUBEILLE, G., « Du tombeau du Dauphin (1536) au tombeau de Gélonis (1550). Vie et mort de l'école française néolatine », *Bulletin de la Société toulousaine d'études classiques*, 172, 1975, p. 45-64.
- , « Une date importante dans l'histoire de la poésie néolatine en France, la publication du *Carminum Libellus* de Salmon Macrin », *Acta Conventus Neolatini Amstelodamensis. Proceedings of the Second International Congress of Neolatin Studies in Amsterdam (19-24 août 1973)*, éd. P. Tuynman, G. C. Kuiper et E. Kessler, Munich, Fink, 1979, p. 943-958.
- , « Un recueil poétique hors du commun, le *Naeniae* de Salmon Macrin (1550) », *Acta Conventus Neolatini Sanctandreami. Proceedings of the Fifth International Congress of Neolatin Studies in Saint-Andrews (24 août – 1^{er} septembre 1982)*, Binghamton (New York), *Medieval & Renaissance Texts and Studies*, 38, éd. I. D. McFarlane, 1986, p. 391-397.
- , « Salmon Macrin (Jean) (1490-1557) », *Centuria Latinae II. Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières à la mémoire de Marie-Madeleine de la Garanderie*, éd. C. Nativel, Genève, Droz [THR, 414], 2006, p. 751-757.
- SUPPLY, C., *Du deuil d'Ariadna à celui de Gélonis : étude de la tradition poétique latine et française du deuil de la bien-aimée au tournant du XV^e et XVI^e siècles en Italie et en France*, mémoire de master sous la direction d'A. Smeesters, soutenu à l'Université de Louvain (Belgique), 2019.